

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le cinquième centenaire de l'Université de Louvain

Les " Inter-médés ", d'Emile Baumann

La débâcle du protestantisme

Le R. P. Léonce de Grandmaison

En route vers un éclairage économique

Une méconnue : la Pologne

" Maurice Maïgnen ",

Vicomte Charles Terlinden

Marcel Paquet

Herbert Parrish

Jean Soulairol

J. Tillieux

G. K. Chesterton

Georges Légrand

Les idées et les faits : Chronique des idées : Baius et le Baianisme : Mgr J. Schyrgens. — La religion de Genève. — Les fakirs indiens.

La Semaine

♦ Le Saint-Père a tenu un consistoire secret au cours duquel les Primats de Belgique et de Pologne ont été promus à la pourpre cardinalice.

Daigne, à cette occasion, Son Em. le Cardinal Van Roey, agréer, avec nos très respectueuses félicitations, l'assurance réitérée de notre entier et filial dévouement.

Dans l'allocution d'usage — dont nous publierons le texte complet dans notre prochain numéro — le Saint-Père a parlé des graves événements de Chine, de la persécution mexicaine, et des tristes divisions des catholiques français.

Si la guerre civile sévit en Chine, si l'anarchie menace de porter au peuple chinois « naturellement généreux et ami de l'ordre » de terribles et profondes blessures, il ne faut pas oublier pourtant que les événements actuels sont imputables surtout à l'Europe, à une Europe qui a failli à ses devoirs les plus sacrés. Dans ses écoles et dans ses universités elle a inculqué aux Orientaux venus s'asseoir au pied de ses chaires, toutes les doctrines révolutionnaires qu'elle s'applique, elle-même, depuis près d'un siècle et demi à réaliser dans ses institutions et dans sa vie. Chaque année, depuis la guerre surtout, l'Europe renvoie en Orient des centaines et des milliers de jeunes intellectuels complètement déracinés et désaxés par les Immortels Principes et par l'idéologie libérale, démocratique et humanitaire qu'ils ont engendrée.

Le résultat était fatal. Les jeunes cerveaux ainsi dévoyés devaient logiquement tourner contre leurs maîtres d'hier — leurs émancipateurs intellectuels! — les théories en vogue dans les universités européennes (et américaines). Nécessairement les jeunes docteurs de Paris, de Berlin, d'Oxford, de Cambridge ou d'ailleurs devaient, rentrés chez eux, s'opposer violemment à une emprise de fait, à une sujétion trop réelle à l'égard de Puissances dont les professeurs célèbrent l'inaliénable liberté humaine, le droit imprescriptible des peuples à disposer d'eux-mêmes, etc., etc., mais dont les gouvernements et les ... marchands oppriment et exploitent à qui mieux mieux.

En Chine, aujourd'hui, ailleurs en Asie demain, l'Europe récolte et récoltera ce qu'elle a semé.

Au Mexique s'écrit en ce moment une des pages les plus glorieuses des annales de l'Eglise. Après la guerre de la Justice et du Droit, en plein règne d'une S. D. N. fondée pour promouvoir la paix, au siècle du libéralisme et de la démocratie, de la conscience universelle, de la solidarité des peuples et d'innombrables associations internationales, malgré les efforts des Rotary Clubs, des Ligues des droits de l'homme, des Pen clubs, etc., dans un grand pays civilisé, des chrétiens sont assassinés en haine du Christ, tout comme au temps des empereurs romains.

Les atrocités de la persécution religieuse — jeunes gens crucifiés, prêtres brûlés, jussillés, enterrés vivants — devraient soulever d'indignation tous les « humanitaires » des deux mondes. Mais non, les Ligues des Droits de l'homme, ces machines de guerre anticatholique, ne se mobilisent que pour flétrir les crimes de

l'infâme « réaction », les « terreurs blanches », comme elles disent. Si quelque part on tue des catholiques, ce ne peut être que parce que ces catholiques refusent d'obéir à la Loi...

Quant à la crise que traverse l'Eglise de France, crise grave et douloureuse, qui, en face d'ennemis victorieux et tout puissants, en face de laïciseurs occupés à parachever leur œuvre, divise profondément les derniers carrés de la résistance catholique, il nous faut, en union avec le Saint-Père, implorer chaque jour la Miséricorde divine pour que tous les catholiques français « reviennent bientôt à leur Père commun », et que prenne fin le lamentable spectacle de frères dans la foi dressés contre le Souverain Pasteur des âmes. Prions ardemment pour que les yeux s'ouvrent, que les volontés soient dociles à la grâce et que, par la soumission à l'Autorité, la concorde se rétablisse dans la Vérité et dans la Charité.

♦ M. Poincaré a fait, dans son discours de Lunéville, le « point » des relations franco-allemandes. Et il semble bien que, malgré Locarno, Genève et Thoiry, l'Allemagne ne soit guère animée d'un esprit pacifique très décidé.

La cause? C'est un Allemand qui se charge de répondre. « Je crois connaître mon peuple allemand à fond — écrit le professeur Foerster — dans ce qu'il a de bon comme dans ce qu'il a de mauvais, et je dis à certains Français trop généreux : « Vous avez commis depuis l'armistice faute sur faute : l'inflexible orgueil des milieux allemands qui détiennent la puissance avait besoin d'une humiliation radicale : l'entrée à Berlin, la livraison des véritables coupables de guerre, le contrôle financier, l'interdiction de l'inflation, l'occupation comme en 1871 avec évacuation au fur et à mesure des paiements. Cela eût produit l'impression de la force et de la détermination sur ceux qui ne se laissent impressionner par rien d'autre, et leur eût ôté l'envie de recommencer. »

Evidemment l'heure est passée. Mais il est temps encore de parler moins mollement qu'on ne le fait; de tabler moins sur une bonne volonté allemande que tous les faits contredisent; de moins attendre de conversations, de concessions, de compromis toujours renouvelés. La politique qui prêche de fermer les yeux à toutes les choses désagréables que disent et que font les Allemands, d'éviter toute discussion pour laisser au temps le soin d'arrondir les angles et de calmer les esprits, pourrait bien, — la mentalité allemande étant ce qu'elle est — produire très exactement le contraire de ce qu'elle poursuit.

A ne rencontrer jamais de résistance franche et énergique, à ne se butter jamais à un « Non » d'acier, le Reich ne va-t-il pas se monter la tête, s'exciter un peu plus chaque jour, pour finir par menacer à nouveau directement cette paix que les vainqueurs de 1918 n'ont pas su imposer et que, depuis, ils ont été impuissants à assurer?

On a tant permis au coupable et au vaincu qu'il finira par se croire vraiment le plus fort. Comment éviter qu'il ne dicte la loi demain?

**

Le cinquième centenaire de l'Université de Louvain

Le duc Jean IV de Brabant ne s'est fait qu'une place modeste dans l'histoire. Ce mari mal assorti de la fameuse Jacqueline de Bavière, fut un prince faible et incohérent dans sa politique et il risquerait fort d'être tout à fait oublié si, sur l'avis de sages conseillers dont le principal fut Englebert de Nassau, un des ancêtres de la maison d'Orange, il n'avait doté ses Etats de ce qu'on appelait à cette époque un *Studium generale*. Ce n'était pas chose aisée, car, en dehors des difficultés d'ordre scientifique et financier, existaient des difficultés d'ordre politique résultant du fait que, au Moyen-âge, l'érection d'une université était le monopole du Pape et de l'empereur.

Dans le premier quart du XV^e siècle, la puissance impériale était bien déchuée et, en 1424, l'empereur Sigismond avait confirmé la fameuse *Bulle d'Or brabantine*, accordée par l'empereur Charles IV au duc Jean III en 1349, qui proclamait l'indépendance complète des sujets brabançons à l'égard de tous les juges ecclésiastiques ou séculiers de l'empire, ce qui au point de vue du privé et *a jortiori* du droit public impliquait une indépendance complète. Aussi Jean IV se dispensa-t-il de mêler l'empereur à la question de l'érection d'une université.

Par contre, il s'adressa au Pape Martin V et celui-ci répondit à sa requête, en autorisant, par sa bulle du 9 décembre 1425, la fondation à Louvain d'une université comprenant les facultés des Arts, de Droit et de Médecine. Son successeur Eugène IV compléta son œuvre en y adjoignant en 1432 une faculté de Théologie.

Le choix de Louvain avait été décidé par le désir de relever cette ville de la ruine quasi complète provoquée par la décadence de l'industrie drapière, par la fureur des luttes démocratiques, par le massacre des patriciens en 1378 et par l'émigration de la population ouvrière, victime de ses propres excès. Divers membres du Conseil ducal avaient proposé d'établir l'Université à Bruxelles ou à Malines ou même à Lierre, ville située exactement au centre du duché, qui comprenait à cette époque tout le Brabant septentrional, enlevé par les Hollandais à la patrie belge au cours de la première moitié du XVII^e siècle. On raconte que les Lierrois, plus paisibles, redoutèrent la turbulence de la jeunesse estudiantine et déclinaient au duc qu'ils préféraient à une université le privilège de l'étape des moutons, ce qui valut à ces inoffensifs quadrupèdes le sobriquet de « *studenten van Lier* » qu'ils conservèrent longtemps dans le Folklore brabançon.

La bulle de fondation de l'Université de Louvain par Martin V, retrouvé par hasard dans des archives privées en Hollande, où elle avait été cachée lors de la conquête jacobine, avait été rendue à l'*Alma Mater* par S. Gr. Mgr van den Ven, évêque de Bois-le-Duc, le 10 mai 1909, à l'occasion du jubilé de soixante-quinze ans de la restauration de l'Université par les catholiques belges. Hélas! ce document vénérable et précieux entre tous ne devait pas rester longtemps dans les archives universitaires, il périt, avec tous les trésors contenus dans la Bibliothèque, victime de la barbarie germanique lors du monstrueux incendie de 1914. Seule la bulle

d'Eugène IV instituant la faculté de Théologie est encore conservée en original à l'hôtel de ville de Louvain.

Dès ses débuts, l'Université ainsi fondée par une bulle pontificale à l'initiative d'un prince belge affirme ses caractéristiques elle est à la fois une institution catholique et une institution nationale. Il importe de signaler, à ce double point de vue, le synchronisme existant entre la fondation de l'Université et des événements décisifs l'un dans l'histoire de l'Eglise : la fin du schisme d'Occident, l'autre dans l'histoire de la Belgique, la formation de l'unité nationale sous la maison de Bourgogne.

* * *

En 1417, après l'abdication du Pape légitime Grégoire XII et la déposition des antipapes Jean XXIII et Benoît XIII, le Concile de Constance avait élu pape, sous le nom de Martin V, le vertueux cardinal Eudes Colonna. Cette élection avait mis fin au grand schisme d'Occident et le nouveau pape avait rétabli à Rome le centre de la chrétienté. Mais, au lendemain de cette crise, la plus terrible certes qu'ait traversée la Sainte Eglise, que de ruines restaient à réparer, que de luttes à soutenir, que d'erreurs à combattre. Dès sa fondation, l'Université catholique de Louvain est sur la brèche; la création de sa faculté de Théologie augmente sa puissance morale comme son prestige scientifique et elle reste toujours une imprenable forteresse de l'orthodoxie. Moins d'un siècle après sa fondation, la faculté de Théologie était à l'avant-garde, menant le bon combat contre Luther et Calvin, forgeant des armes pour résister aux assauts multipliés de l'hérésie et donnant confiance aux catholiques en leur apportant, à côté des certitudes de la foi, l'appui reconfortant de la science. Et, bien que la preuve n'en ait pas été fournie jusqu'ici, on peut se demander si la rage destructrice qui poussa les Allemands, si épris cependant de vie intellectuelle, à commettre cet attentat inouï d'incendier « *scientifiquement* » une bibliothèque d'université, ne provient pas du fait que les fils de Luther et de Calvin désiraient punir l'*Alma mater* de sa résistance victorieuse à l'hérésie. Les savants d'Outre-Rhin ne savaient ils pas que pour présenter sous son véritable jour au moyen de documents contemporains l'histoire peu édifiante du Luthéranisme aucune bibliothèque au monde n'était aussi riche que celle de Louvain!

La supériorité du *Studium generale* de Louvain au début du XVI^e siècle était reconnue par tout le monde et Érasme lui-même, qui après avoir étudié à Louvain et y avoir puissamment contribué à la fondation du fameux *Collège des Trois Langues*, s'était, en essayant de garder vis-à-vis des novateurs une neutralité devenue impossible, brouillé avec la faculté de Théologie, écrivait cependant : « Je trouve que les théologiens de Louvain sont honnêtes et humains... Ils n'ont pas moins d'érudition théologique que ceux de Paris, mais ils sont moins sophistes que ceux de cette dernière ville. »

L'Université de Louvain prit aussi une part considérable dans le mouvement appelé erronément « Contre réforme », alors qu'il s'agit en réalité de la seule vraie réforme, dont le nom a été abusivement pris par les hérétiques, de la réforme de l'Eglise par elle-même, réalisée par le Concile de Trente. Dès 1551, quatre professeurs de Louvain étaient délégués pour représenter l'Université au sein du Concile dont on attendait impatiemment l'ouverture et pour prendre part à ses travaux et, en 1562, Philippe II fit venir à Trente les professeurs Michel de Bay, Jean Hessels et Corneille Jansenius.

Pendant toute la terrible crise de la révolution politico-religieuse contre Philippe II, l'Université de Louvain resta inébranlablement fidèle au Saint-Siège et au roi, qui personnifiait à ses yeux la résistance à l'hérésie, et elle joua le rôle principal au point de vue des directives intellectuelles dans l'œuvre de la restauration catholique qui marqua le règne bienfaisant des archiducs. De même, en dépit de quelques défaillances individuelles, l'Université conserva l'orthodoxie, en même temps qu'elle sut maintenir la note juste, dans les fameuses querelles provoquées par le jansénisme, traversant ainsi une crise que la subtilité même des questions soulevées pouvait rendre fort grave.

Au XVIII^e siècle c'est contre le César-papisme, mis à la mode par le gouvernement autrichien, et contre les réformes religieuses de Joseph II que l'Université lutta avec la plus grande énergie et, lorsque « le philosophe sur le trône » veut réformer l'enseignement théologique, en décrétant l'établissement, près de l'Université, d'un séminaire général, dont le programme est fixé par l'autorité civile, la résistance devient héroïque. Maîtres et étudiants descendent dans la rue et se laissent fouler au pied par les charges de la cavalerie autrichienne, les « pandours », plutôt que de céder, contre leur conscience, aux exigences du gouvernement. De fureur, Joseph II ordonne de transférer à Bruxelles trois des quatre facultés, mais ces mesures n'ont pas le temps de porter leurs fruits funestes, la Révolution brabançonne suivie des concessions de Léopold II rétablit dans ses droits l'enseignement religieux de l'Université de Louvain.

De même encore, l'indéfectible attachement de l'antique Université au catholicisme sera une des causes de sa suppression par les Jacobins. Sur le refus du corps professoral d'assister à l'ouverture du *Temple de la raison*, le gouvernement républicain décide de sévir. Le 21 janvier 1797, le ministre de l'intérieur Benezech se rend à Louvain et propose à son gouvernement la suppression de l'Université. Dans une dernière réunion des professeurs, le célèbre Jean-François Van de Velde, qui avait déjà été l'âme de la résistance au « despotisme éclairé » de Joseph II, persuade ses collègues de refuser toute concession à l'esprit révolutionnaire : « Puisqu'il faut périr, dit-il, mourons debout pour la défense de notre sainte Foi, pour nos vieilles mœurs, pour nos coutumes pieuses et chrétiennes ! La tombe de notre Université sera du moins ornée de cette gloire posthume qu'elle n'est pas tombée par sa propre lâcheté, mais qu'elle a été brisée par les coups de ses ennemis qui sont aussi ceux de la Foi ».

Le 4 brumaire an VI (25 octobre 1797) un arrêté de l'Administration centrale du Département de la Dyle supprima purement et simplement l'Université que l'on aurait pu croire frappée d'un arrêt de mort si l'on n'avait su que la force ne prévaut jamais contre l'esprit.

* * *

Le rôle joué par l'Université au point de vue national n'est pas inférieur à celui joué au point de vue religieux. Comme nous l'avons dit, la fondation du *Studium generale* de Louvain précède de quelques années à peine la réunion sous le sceptre de Philippe le Bon

de presque toutes les principautés qui forment le territoire actuel de la Belgique. Immédiatement l'Université devient un puissant agent d'unification nationale. Créée dans le but de dispenser les jeunes Brabançons d'aller chercher une formation scientifique à Paris ou à Bologne, l'Université de Louvain attire les étudiants originaires de toutes les régions des anciens Pays-Bas, établissant entre eux une communauté d'aspirations intellectuelles et une uniformité de pensée. Le développement de l'étude du droit, spécialement du droit romain à tendances monarchiques et centralisatrices, va faciliter l'œuvre unificatrice des princes de la maison de Bourgogne et va fournir à ceux-ci des sujets de valeur et des légistes instruits pour peupler les conseils de gouvernement et de justice comme les organismes de l'administration centrale. L'Université devient ainsi au XV^e et XVI^e siècles le cerveau de l'Etat bourguignon; elle sera une pépinière de hauts magistrats, de fonctionnaires et de ministres. Souvent, dès cette époque, on voit des maîtres de l'Université, tel Viglius, quitter leur chaire pour entrer dans les conseils du gouvernement.

En même temps, la célébrité mondiale de l'Université établit le prestige du pays à l'étranger. C'est grâce à elle que la Belgique joue un rôle de premier plan dans la diffusion de l'humanisme et dans ce qu'on est convenu d'appeler la Renaissance septentrionale et, malgré les démêlés de l'auteur de *l'Eloge de la Folie* avec les théologiens, le nom d'Erasmus reste étroitement attaché à celui de l'Université.

L'esprit national de l'*Alma Mater* la pousse également à rester fidèle, lors des troubles du XVI^e siècle, à son prince naturel Philippe II et à réprocher les menées révolutionnaires du prince d'Orange. Mais son loyalisme ne va pas jusqu'à s'incliner devant les tentatives faites par le duc d'Albe pour établir l'absolutisme royal. Elle tient hardiment tête au célèbre gouverneur-général et si la Belgique en fut délivrée, elle le doit au grande partie à la faculté de théologie de Louvain qui écrivit au roi pour demander le rappel du trop brutal gouverneur, une lettre confidentielle qui fit grande impression sur le monarque.

En dépit de toutes les misères, de toutes les souffrances, l'Université n'a jamais désespéré de la patrie. Dès que les Archiducs eurent rendu au pays la paix et la sécurité, elle reflleurit de nouveau. Débarrassée par la « visite » ou réforme de 1617 des abus qui, à la faveur des troubles, s'étaient glissés dans son administration et dans son enseignement, l'*Alma Mater* reprend le grand rôle qu'elle avait antérieurement joué dans notre vie nationale et l'enseignement du droit surtout y jette un vif éclat, auquel seules les brutales invasions de notre pays par Louis XIV viendront mettre fin. C'est dans le milieu des professeurs de l'Université de Louvain que les injustifiables prétentions de la France vont trouver un adversaire redoutable et si le bon droit avait suffi pour arrêter les guerres, la réfutation faite par Stockmans des sophismes juridiques accumulés par les légistes français aurait dû mettre notre pays à l'abri des attentats perpétrés pendant plus d'un demi-siècle par le Roi-Soleil.

Pendant tout le XVIII^e siècle, l'Université de Louvain continue son œuvre nationale. C'est de son sein que sortent les juristes qui soutiennent contre les jalousies de nos voisins du Nord les droits de la Compagnie d'Ostende. C'est à Louvain que s'organise, plus tard, la résistance aux empiètements des ministres autrichiens. Cette dernière attitude vaut à l'Université l'inimitié du personnel gouvernemental, inimitié qui se traduit par une campagne de calomnies et de diffamation tendant à présenter sous les plus sombres couleurs l'enseignement universitaire et à exagérer les quelques abus qui s'y étaient glissés. Mais, sous l'influence des élèves venus à Louvain de toutes les provinces belges et rentrés chez eux pour occuper des situations qui leur permettaient de

diriger l'opinion, toute les régions de notre pays entrent en contact de plus en plus intime sur toutes les questions d'ordre moral et intellectuel, l'esprit régionaliste s'atténue petit à petit et la Révolution brabançonne, dont les chefs sont tous anciens étudiants de Louvain, affirme pour la première fois aux yeux du monde l'esprit national qui, tout en respectant les autonomies locales, anime toutes nos provinces. Lors de la restauration autrichienne, Léopold II doit s'incliner devant la vieille université et s'engager à la traiter en toute chose conformément à la Joyeuse entrée.

Arrivent les sombres jours de la domination française. Comme elle résiste sur le terrain religieux, l'*Alma Mater* va résister aussi sur le terrain patriotique, et c'est cet esprit national comme cet esprit catholique que voulurent frapper les Jacobins lorsqu'ils déclarèrent, dans leur décret de suppression, que le maintien de l'Université était incompatible avec le nouveau régime établi dans notre pays par la conquête.

Comme l'écrivait M. le professeur van der Essen dans sa belle étude : *Une institution d'enseignement supérieur sous l'Ancien régime*. « L'homogénéité de l'enseignement académique établit un lien moral et intellectuel entre des éléments divers, auxquels elle donna une force de cohésion remarquable. C'est par cette action lente, mais continue de près de quatre siècles que s'était formé en Belgique un esprit public et que s'étaient conservées l'unité et la force du sentiment national qu'aucune domination étrangère n'est parvenue à étouffer. »

* * *

Le bien-fondé de l'affirmation du savant professeur est confirmé par les faits. Dès que l'indépendance et la liberté furent rendues à notre pays, l'antique université, symbole d'unité nationale et de vie religieuse, va se reconstituer.

Déjà, en 1814, à la chute du despotisme napoléonien, on peut croire à la restauration de l'*Alma Mater*. Les professeurs survivants se réunissent pour essayer de reconstituer l'ancienne université et adressent des requêtes à la fois à l'empereur d'Autriche, dont ils attendaient le retour dans nos provinces, et au Pape Pie VII. Tout le haut clergé, toute l'aristocratie, toute l'élite intellectuelle du pays appuient ce mouvement. Mais les Puissances ne nous donnent pas l'indépendance espérée et le régime hollandais, aussi hostile à l'Eglise qu'à la liberté, établit en 1816 trois universités de l'Etat, dont une à Louvain. Si celle-ci n'eut jamais d'autre notoriété que d'avoir abrité le trop fameux *Collège philosophique*, succédané du *Séminaire général* de Joseph II, elle eut cependant pour effet de maintenir dans la ville un certain esprit universitaire, mais, plante artificielle, elle dépérit dès que disparut le régime qui lui avait donné le jour, pour faire place à sa devancière, ressuscitée au soleil bienfaisant de la liberté politique et religieuse. L'administration communale de Louvain invita l'Université libre catholique à venir recueillir la succession de l'Université de 1426 et déjà dans leur circulaire du mois de février 1834, par laquelle ils annonçaient la constitution d'une nouvelle *Universitas studiorum*, les évêques belges rappelaient « la gloire dont jouit pendant quatre siècles la célèbre Université de Louvain, où la science unie à la foi formait des hommes instruits et de bons chrétiens ». Quelques semaines plus tard, une bulle pontificale reconstituait la grande école d'après la norme et le modèle de l'illustre académie d'autrefois.

Ainsi comme l'a écrit l'inoubliable professeur Brants : « De Martin V à Grégoire XVI, la tradition du haut enseignement s'est transmise. Au milieu des tracasseries et des luttes, le foyer lumineux a eu ses éclipses; comme toute œuvre humaine, l'institution a eu ses faiblesses, mais la liberté chrétienne a d'inépuisables ressources de vitalité et de réparation. »

L'Université qui rouvrit ses portes à Louvain en 1834 s'est montrée identique à la glorieuse Université de 1426, non seulement par la tradition historique, par la reprise des locaux et de la bibliothèque, mais aussi par la continuité du même esprit catholique et national. Nous n'avons pas à énumérer ici les services rendus, depuis près d'un siècle, par l'Université reconstituée à la religion et à la patrie; nous n'avons pas à rappeler l'épreuve terrible par laquelle elle a passé en 1914, suprême holocauste, d'où elle est sortie plus belle, plus grande encore, parée aux yeux du monde entier du prestige incomparable des victimes qui ont souffert pour le droit. C'est tout cela que l'on va célébrer les 28 et 29 de ce mois, en commémorant le cinquantième centenaire de la clôture de la première année académique, 1426-1427, et les deux cents délégués, venant de toutes les régions du monde se joindre à nos Souverains et à l'élite de nos compatriotes pour apporter un solennel hommage à l'Université jubilaire prouveront une fois de plus combien l'*Alma Mater* a mérité de la religion et de la science, tout comme les représentants de tous les partis et de toutes les opinions en Belgique prouveront en participant à cette célébration combien l'Université a bien mérité de la patrie.

Vicomte CHARLES TERLINDEN,
professeur à l'Université de Louvain.

Les "Intermèdes" d'Emile Baumann

M. Emile Baumann publie sous ce titre *Intermèdes*, une série d'études composées à l'occasion de ses lectures ou d'événements qui ont retenu son attention. Et c'est un livre de critique solide qu'il faut ranger à côté d'*Art et Scholastique*, de Maritain, des *Paris-bris*, de Ghéon, des *Réflexions sur l'Art du Roman*, de Massis.

La manière de la critique est bien plaisante. Tel chapitre, celui sur l'art surnaturaliste par exemple, où le lecteur doit s'attendre à quelque démonstration philosophique assez aride, est vivant, imagé et d'une lecture très agréable. « Des principes larges et procréateurs, l'invisible révélé sous les apparences, la passion du vrai, des idées vivifiées par des images, et non la revanche dure de l'analyse sur l'intuitif qui peut créer; telle doit être la critique d'un romancier et d'un surnaturaliste catholique », dit M. Baumann. Et il s'est tenu parole.

Mais surtout les *Intermèdes* ont été écrits *con amore*. Il faut plaindre le critique qui joue au pion et fait à de méchants écrivains les honneurs d'une chronique. Quelle ennuyeuse besogne doit être celle d'éplucher un auteur que l'on n'aime pas et qui écrit mal! L'éreintement est parfois indispensable et salutaire. Mais qu'il est agréable de louer et de faire connaître un écrivain que l'on aime! L'art est un divertissement et la bonne critique s'exerce dans la joie.

De là vient le charme des *Intermèdes* : ils sont écrits sur des sujets aimés.

C'est Anne Moës, humble et merveilleuse mystique, ignorée de la plupart de ses contemporains mais qui mérite un vitrail bien qu'elle ne soit pas béatifiée. M. Baumann a pu lire le récit de son existence écrit par Anna Moës elle-même à la demande de son confesseur. Il nous dit son émerveillement. Le monde confondrait grossièrement ici l'hallucination et le mysticisme, mais la critique des *Intermèdes* comprend et admire à la lumière sereine de la foi

dont il est tout imprégné que Dieu avait choisi cette pauvre fille pour l'aider dans son dessein de restaurer en France l'ordre de saint Dominique.

Devançant l'objection de ceux que l'épais matérialisme empêche de voir et de comprendre, il écrit : « Les saints ne sont pas des anormaux. L'anormal, c'est l'homme enfoncé dans l'illusion des appétits, caricature bestialisée de la race divine qu'eux seuls rétablissent près de l'originelle perfection. »

C'est Villiers de l'Isle Adam qui a réservé à M. Baumann des « éblouissements ». Les pages écrites ici sur l'auteur d'*Axel* sont parmi les plus pénétrantes qu'on puisse lire sur le sujet. Magicien du verbe, l'un des plus grands de France, lyrique plein de magnificence, Villiers de l'Isle Adam est entré dans les profondeurs de la vie spirituelle. Fleur suprême d'une très vieille race il était doué des dons les plus opulents. Mais pour lui l'artificiel seul avait du prix et c'est ce qui gâta son talent. Tout jeune il fut la proie de l'idéalisme hégélien. Héritier de neuf siècles de fastes familiaux à jamais perdus dans la ruine consommée par son père, Villiers devenu pauvre choya la chimère des splendeurs fictives. Sa fantaisie ne connut pas de bornes. Ses rêves furent fantastiques, maladifs. Or, l'art, dit M. Baumann, issu du réel, doit tendre de son énergique certitude, au réel. Mais ces graves reproches n'empêchent pas M. Baumann d'admirer un de nos plus grands écrivains.

Puis, c'est Georges Dumesnil, qui enseignait en province et que sa mort glorieuse n'a pu sortir de l'oubli. L'auteur des *Intermèdes* qui l'a connu et aimé propose sa vie en exemple. Et il juge inestimable son œuvre philosophique. Dumesnil a été « le seul philosophe spiritualiste ayant continué après Maine de Biran et Ravaisson la forte tradition cartésienne. Il a été notre seul métaphysicien catholique. »

Quelques belles pages encore sur *le Greco*, de Maurice Barrès et d'autres sur sa pensée religieuse. Écrites à propos de *la Colline inspirée*, cette courte étude sur la pensée religieuse de Barrès dit tout ce qu'il fallait dire sur pareil sujet. Jusqu'à très tard dans sa vie, Barrès ne crut pas à la divinité du catholicisme ou, plus exactement, il n'attachait pas au mot « divinité » le même sens que nous. C'est ce qui l'empêchait d'adhérer pleinement à la foi catholique. Et M. Baumann lui adressait cette pressante invitation : « Après une telle œuvre je ne vois pour son art qu'un moyen de grandir. Dieu ne lui a pas fait largesse de si beaux dons uniquement afin que son âme « se donne en spectacle à elle-même ». Ce musicien prestigieux est attendu aux orgues saintes où peut seule résonner la mélodie des certitudes. Avant d'y poser ses doigts il lui reste à prier avec nous pour que l'Esprit descende en lui ». Barrès répondit-il à cette invitation? La Grâce de l'Esprit-Saint l'a-t-elle illuminé? J'ai tâché de montrer autre part, en commentant le livre de M^{me} Blanc-Péridier, *La Route ascendante de Maurice Barrès*, que dans les dernières années de sa vie Barrès, homme loyal et sincère, a manifesté souvent sa volonté de faire partie de l'Eglise catholique. Je ne puis pas croire que le Bon Dieu n'a pas accepté dans son Paradis cette âme d'élite qui Le désirait ardemment.

Un autre chapitre est consacré à Camille Saint-Saëns. L'auteur des *Intermèdes* qui est aussi un musicien — rappelez-vous son livre sur *les Grandes formes de la Musique* — l'a beaucoup fréquenté. Et il nous conte ses relations avec l'auteur du *Déluge*. Ce sont des pages enthousiastes et reconnaissantes à la mémoire d'un grand musicien qui procura à M. Baumann quelques-unes des plus fortes émotions de sa vie.

Mais j'ai hâte d'arriver à trois études qui se tiennent et qu'il faut tirer hors de pair : celles sur Barbey d'Aurevilly, l'Art surnaturaliste, les Possibilités du Roman catholique. Tous ceux qui ont lu l'œuvre de M. Baumann devinent aisément la sûreté de

jugement et de goût dont il a fait preuve pour traiter ces sujets essentiels. Et, pour le dire en passant, c'est encore un des mérites de ce livre, de nous aider à mieux comprendre l'œuvre de l'historien de *Saint Paul*. Quand il nous dit ses raisons d'admirer Barbey d'Aurevilly, quand il réfute les objections formulées contre les audaces de son art, quand il exalte la dignité de l'art surnaturaliste, nous pénétrons plus avant le sens profond de ces romans catholiques, *l'Immolé*, *Job le Prédestiné*, dont l'idée maîtresse et profondément chrétienne est l'expiation, parce que « se faire croix, c'est, qu'on le veuille ou non, l'unique manière d'être homme au sens de Dieu ».

On commence à rendre justice à Barbey d'Aurevilly. Les meilleurs juges, Paul Bourget, Léon Daudet, chez nous Firmin van den Bosch ont souvent élevé la voix en sa faveur. Les Histoires et les Manuels ignoraient le Connétable ou lui faisaient timidement l'aumône d'une mention honorable. Les efforts de ses admirateurs se font plus pressants et plus nombreux et l'on comprendra bientôt que Léon Daudet a raison quand il place Barbey comme romancier bien au-dessus de Flaubert et comme critique parmi les tout premiers du XIX^e siècle. M. Emile Baumann aura contribué à réparer cette injustice.

Il est vrai que l'écrivain des *Diaboliques* se heurtera toujours à l'étroussée de vues des tenants de l'art « pieux ». Ceux-ci ne pardonneront jamais à Barbey ce qu'ils osent appeler sa pornographie. Les imbéciles! M. Emile Baumann devançant leur objection a intitulé son étude : *Le catholicisme de Barbey d'Aurevilly*. Car le romancier du *Prêtre Marié* fut un artiste catholique. Mais il refusait d'étriquer le catholicisme... L'auteur de *l'Immolé* a été l'objet du même reproche. Un certain abbé Jules qui paraît bien avoir le goût d'un cuistre et qui confond l'art pieux ou de sacristie avec l'art catholique lui a reproché vivement ses audaces coupables.

Mais les *Diaboliques* et *l'Immolé* n'ont pas été écrits à l'intention des pensionnaires. C'est une première considération, et elle est capitale, à faire valoir.

De plus, l'artiste catholique a moins que quiconque le droit de mentir ou de cacher une partie de la vérité. S'il faisait cela, il renoncerait du même coup à la supériorité que l'artiste puise dans sa foi, dans sa croyance au surnaturel qui permet à lui seul d'atteindre au réalisme intégral. Le catholicisme est-il, oui ou non, la science du bien et du mal? et dès lors, n'est-ce pas fausser le catholicisme que d'ignorer ou de cacher systématiquement les suites de notre déchéance originelle? C'est Barbey d'Aurevilly qui écrivait à son ami Trébutien : Le catholicisme « sonde les reins et les cœurs, il regarde dans l'âme, c'est ce que j'ai fait... J'ai fait comme un confesseur, j'ai jaugé les immondices du cœur humain. » Et il continue par ces mots qui me font tant de plaisir que je veux les transcrire : « Ah! n'étriquons pas le catholicisme. Pas de pleurtin! Soyons mâles, larges, élevés, opulents comme la Vérité Eternelle. » Mais il y a des gens que pareil langage scandalisera toujours.

Peut-être M. l'abbé Jules et quelques autres objecteront-ils que, dans le cas particulier de Barbey, son satanisme est pour le moins déplaisant. Accordons-leur que l'auteur des *Diaboliques* manquait de cette candeur qui seule ouvre la vision des royaumes célestes. Mais nous ne concéderons rien de plus et nous dirons que M. l'abbé Jules se trompe lourdement et qu'il est injuste quand il écrit au sujet de M. Baumann : « il ne recule devant aucune turpitude », parce qu'il peint tout et qu'il analyse tout. Notre plus grand classique — il faut toujours revenir aux classiques quand s'engage un débat sur une question d'esthétique — Racine a répondu une fois pour toutes à ce reproche dans la préface de *Phèdre* : « Les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. »

Barbey d'Aureville et M. Baumann n'agissent pas autrement. Personne ne soutiendra qu'ils décrivent le mal par complaisance personnelle ou avec le désir de le propager. Personne ne mettra en doute leurs intentions moralisatrices et le seul reproche qui puisse leur être fait serait donc d'avoir été malhabiles dans l'emploi des moyens. Mais l'emploi des moyens n'est plus une question de morale. C'est une question d'esthétique : lorsqu'un écrivain veut peindre une situation scabreuse — son intention étant droite — c'est aux ressources de son art qu'il fait appel pour peindre cette situation sans nous offenser et c'est son habileté artistique seule qui lui permettra d'y réussir. On peut tout dire en y mettant la manière. C'est saint François de Sales qui disait : « J'ai fait entendre ce que je ne voulais pas dire. » Si parfois Barbey d'Aureville et M. Emile Baumann n'y ont pas réussi, disons donc que leur art a eu des faiblesses passagères mais cessons de grâce d'incriminer leur catholicisme. Ce n'est pas parce qu'un écrivain dépeint le vice qu'il n'est pas catholique. Demander au romancier catholique de ne plus dépendre le mal c'est lui demander de n'être plus pleinement catholique, car dans notre vie morale le démon tient sa place. C'est aussi le faire renoncer à la supériorité la plus certaine de l'art catholique qui, en s'occupant des réalités spirituelles, peut atteindre au réalisme intégral et du même coup au sommet de l'art.

Il n'y a de grand art que l'art surnaturaliste et les possibilités du roman catholique sont plus vastes que celles du roman « neutre » parce que celui-ci méconnaît la nature de l'homme.

M. Emile Baumann l'a démontré dans ces trois études avec des arguments décisifs dont les brèves réflexions qu'on vient de lire ne peuvent donner une idée. Il l'a démontré magnifiquement dans son œuvre et nous, catholiques, devons lui en savoir gré.

Marcel PAQUET.

La débâcle du protestantisme⁽¹⁾

IV

La fissiparité : voilà le mauvais génie du protestantisme. Du reste, la théorie du libre examen suggère déjà que logiquement il doit aboutir en fin de compte à l'individualisme pur. Il est certain en tous cas que les efforts faits pour rapprocher les sectes protestantes, pour économiser les dépenses, pour empêcher qu'on ne s'attelât deux fois à la même besogne, pour établir entre les sectes des relations quelque peu courtoises, pour arriver à un peu d'unité dans l'organisation (Conférence d'Edimbourg, *Inter-Church Federation*, « Conférence mondiale on Faith and Order »); que ces efforts, dis-je, n'ont pas fait progresser l'œuvre d'élimination de l'esprit sectaire. Tout au contraire, il est certain qu'à l'heure actuelle l'unité entre Eglises protestantes inspire moins d'espoir qu'il y a vingt ans. Il est même des personnalités dirigeantes qui estiment que la division est un avantage et qu'elle est un facteur de progrès dans le domaine de la pensée religieuse. Il en est qui regardent les luttes entre sectes comme ils envisageraient des divergences surgissant dans la vie de famille. La nostalgie des habitudes prises les tient toujours. Ils suspectent toutes les formes de la dévotion qui ne sont pas les leurs.

La proposition de convoquer une conférence mondiale « de foi et d'ordre » prit naissance dans les milieux anglicans. Elle engendra pour un certain temps l'espoir qu'une unité d'ordre spirituel sinon d'ordre corporatif pourrait être atteinte. Mais les com-

(1) Voir notre dernier numéro et la note publiée en tête de la première partie de cette étude avec les réserves qu'elle contient.

missions et secrétariats intéressés à cette entreprise ont renvoyé la conférence d'une année à l'autre prétendant qu'une unité corporative prématurée aurait des résultats plus tristes encore que la situation présente. Ces secrétariats, ces commissions ont demandé que les causes de la désunion fussent étudiées dans de petites conférences locales. Comme objets d'études, on a accumulé des questions telles que : Sacrements et épiscopat, crédo et épiscopat, validité des ordinations et épiscopat, liturgie et épiscopat, politique ecclésiastique et épiscopat. En fin de compte, l'opinion a prévalu que les astucieux évêques anglicans, qui tirent les ficelles de ce mouvement ne font que mener une campagne ayant pour objet de modifier la mentalité des pasteurs non conformistes : ils espéraient persuader au Protestantisme d'entreprendre un petit pèlerinage à Cantorbéry ou d'avancer de quelques kilomètres sur le chemin qui mène à Rome. Car les évêques — anglicans, orthodoxes ou catholiques — sont des monarques n'ayant nulle envie d'abdiquer.

Ainsi donc : pas d'espoir d'unité parmi les protestants. C'est là une idée qu'il nous faut définitivement abandonner. On continuera à se faire concurrence d'après les mêmes méthodes meurtrières, à faire assaut de surenchères. Dans chaque communauté nouvelle, chaque petit groupe obsédé par quelques complexus d'infériorité sociale ou racique, tiendra à avoir à sa disposition un « arrière-plan » ecclésiastique lui permettant de se mettre bien en relief. Des édifices continueront à moucher nos petites villes, édifices dénommés temples, mais mieux appropriés à servir de garages que de téocallis (1), édifices sans dignité comme sans beauté à l'intérieur comme à l'extérieur. Quelques fidèles, fort peu nombreux, continueront à batailler avec le *sheriff* pour l'empêcher de fermer les temples parce que la facture du marchand de charbon n'a pas été payée. On continuera à affamer le malheureux pasteur, qui trône les dimanches dans sa chaire au risque de faire déguerpir son âme de son corps. Et les bénéficiaires d'un tel système? Rien que les secrétaires, les évêques, les « anciens », les *missionary boards*, d'autres fonctionnaires encore, tous rétribués, tous se tenant à quelque distance, tous tirant profit de ces divisions, tous justifiant leurs émoluments par la publication de comptes-rendus d'entreprises nouvelles.

* * *

Tout aussi profondes sont les divisions qui existent au sein d'une seule et même secte. Bien des années durant, l'Anglicanisme s'était regardé comme une *via media*, comme un centre de ralliement possible pour les anglo-catholiques et les Protestants à la fois. Cette *via media* est en train de devenir moins qu'une simple ligne de démarcation. Deux partis, l'un catholicisant, l'autre protestant, menacent de déchirer l'Eglise anglicane en deux. Pour ce qui est des sectes proprement dites, fondamentalistes et modernistes ont engendré une telle désunion que — on peut le dire sans exagération — c'est à peine si on pourrait trouver deux temples appartenant à la même secte où la même religion soit enseignée. La rivalité existant entre deux *denominations* différentes, n'est rien si on la compare à celle qui sévit entre deux temples d'une seule et même secte dans la même ville. La raison? Le facteur économique. Un pasteur ne saurait permettre à une seule de ses brebis de prendre la clé des champs. Cela affecterait le budget. Les convictions mêmes de l'homme installé à son banc sont d'un intérêt tout relatif aussi longtemps qu'il y reste assis. A-t-il commencé à fréquenter un autre temple, le voilà promu hérétique.

Il y a plus de 58 millions d'Américains nominalement protestants, mais qui ne sont pas enregistrés comme membres d'une église quelconque. Et, parmi ceux qui le sont, un tiers seulement fréquente régulièrement le temple ou contribue à son entretien. Des relevés faits avec soin sont là pour l'attester. Cependant, il y a cent ans, la situation était pire encore. Lorsque les Etats-Unis étaient encore une colonie, le pourcentage de ceux qui allaient au temple, là où on ne les y astreignait pas, était moins élevé que de nos jours. Pareil état de choses ne signifie pas nécessairement qu'une organisation se désagrège. La religion connaît des vagues. Elle est d'ordre émotionnel. Qu'on s'imagine quelque renouveau spirituel : les temples seront pleins demain. Les catho-

(1) Vaste édifice en forme d'escalier pyramidal avec un petit temple au sommet (Mexique).

liques romains eux-mêmes n'ont-ils pas leur « agneau pascal » : l'homme qui n'accomplit qu'à Pâques ses devoirs religieux ? Une renaissance de l'enthousiasme religieux pourrait emporter tout le pays du jour au lendemain.

Et, cependant — et c'est là un fait qui atteste de façon significative qu'il y a un changement sérieux — combien nombreux sont les temples où l'ancien type de dévotion, la solennité du service religieux, le sermon — si grave, si long — n'existent plus ! Les pasteurs se voient de plus en plus obligés à viser avant tout à augmenter le nombre de leurs auditeurs ; et cela, même s'ils sont excellents orateurs, même s'ils sont des hommes de talent, doués de puissance magnétique et pleins de savoir. Il y a dans le Protestantisme américain une tendance générale à recourir à des moyens tels que : conférences populaires, cinéma, méthodes « rotariennes », soupers religieux, publicité à tout casser, lettres de rappel, etc.

Parfois un employé est spécialement engagé pour épier et signaler toute personne nouvellement arrivée dans la ville. On voit figurer encore parmi les méthodes employées : des programmes annonçant des séries de sermons sensationnels, des caricaturistes, des siffleurs, des comédiens, des enseignes énormes à l'entrée du temple, des nains, des Indiens, des chanteurs nègres et autres fantaisies de tous genres, du *ginger ale* offert gratuitement, des services religieux auxquels des enfants seuls prennent part, et mille autres inventions, le tout dans l'espoir d'attirer la foule — une foule qui ne donnera pas un liard.

La vérité est celle-ci : l'ancienne idée d'une assistance obligatoire aux offices religieux, s'est presque volatilisée. Aucun sentiment d'obligation chez les membres des diverses Eglises. Ils vont au temple ou n'y vont pas selon leur bon plaisir. Ils paient autant que cela leur convient. Le temple protestant « moyen » est pareil à un club où il n'y aurait ni conditions d'admission, ni cotisation, ni responsabilité. Il est devenu une association purement volontaire d'individus qui déterminent eux-mêmes les articles de leur *Credo*. Le mobile qui les pousse à aller au temple ? Dans bien des cas, il n'est pas de beaucoup supérieur à celui en vertu duquel ils iront au théâtre, à une conférence de vulgarisation, à un concert ou au cinéma. Autorité reconnue, obligation religieuse : tout cela a presque disparu. Y aurait-il pression à cet égard émanant d'où que ce fût, elle serait immédiatement prise en mauvaise part. D'ordinaire, elle pousserait celui qui en serait l'objet à se retirer de l'Eglise en question.

Dans ces conditions, quelle vraisemblance y a-t-il qu'une telle organisation puisse continuer à exister longtemps encore ?

V

Mais la puissance qui tend le plus à désagréger le Protestantisme, c'est l'argent. Comme dans tous les mouvements révolutionnaires, le facteur économique est, ici aussi, la cause ultime. Aussi longtemps que ses chefs tiennent les cordons de la bourse, presque toute organisation est à même de résister aux attaques venant de l'extérieur et aux causes de faiblesse la minant à l'intérieur. Ce sont les pasteurs qui sont les chefs naturels des temples protestants. Mais dans la plupart de ces temples, les capitaux dont ils disposent sont contrôlés par des laïcs. Là où ceux-ci sont en même temps des quasi-ecclésiastiques — diacres, anciens, *men of prayer* — la situation est moins mauvaise que là où les laïcs ne peuvent occuper aucun poste « spirituel ». A parler d'une façon générale cependant, le contrôle financier n'est pas dans les mains où il devrait se trouver. Supposons les pasteurs qui prêchent, et, dès lors, rassemblent l'argent, libres de l'employer : les organisations protestantes pourraient longtemps encore tenir contre les ravages du temps et les intempéries.

Seulement, c'est là une idée fort étrangère à la mentalité protestante. La plupart des protestants, envisageant la chose du point de vue religieux, regardent l'idée de manier le vil métal comme quelque chose d'indigne d'un homme à intérêts spirituels. Ils pensent à ce que *Les Actes des Apôtres* disent à propos de servir à table, mais ils oublient cet autre passage où il est raconté comment ceux qui avaient vendu leurs domaines venaient déposer l'argent aux pieds des Apôtres. Jusqu'à la Réforme, le clergé a toujours contrôlé les affaires de l'Eglise : voilà qui, du point de vue historique, est démontré. L'Eglise s'enrichit en conséquence ; s'enrichit trop au dire de quelques-uns. Dans l'Eglise romaine, c'est toujours le clergé qui a dirigé les opérations financières, et,

ma foi, il n'y a pas d'autre *business* dans ce bas monde qui soit mieux dirigé.

C'est le pasteur qui est responsable dans chaque temple du succès financier. Si même il lui arrive d'avoir un millionnaire derrière lui, qui donc a attiré ce millionnaire si ce n'est ce pasteur ? Si l'argent ne vient pas, malgré tous les sermons du clergymen et toute son activité, le dit clergymen aura fait fiasco. Mais ce sont des laïcs (*lay board*, conseil de fabrique, administrateurs), qui prennent possession de l'argent obtenu par le pasteur, qui fixent le traitement de ce dernier, qui soldent les factures envoyées au temple. D'habitude, ils ne donnent au pasteur qu'une petite partie de tout le capital rassemblé. Pour le *minister*, il y a en l'occurrence une question de vie ou de mort. Pour les laïcs, il n'y en a pas.

Conséquence : le pasteur qui — il est à présumer — connaît par profession les besoins de son temple, qui sait quel genre d'édifice il faut construire, quel type d'organiste il faudra engager, qui est au courant de tous les détails de l'entreprise, ce pasteur ne dirige pas véritablement les affaires de son temple. Il n'est que l'employé d'un groupe de laïcs. Situation anormale. Il est le chef nominal d'une entreprise, mais ne possède à aucun titre l'autorité d'un chef. Il y a, certes, des exceptions. Cependant, la scène bien connue du premier acte du *Thank You*, de M. Golden, n'exagère en rien.

Où bien les laïcs membres des *lay boards* sont des hommes d'affaires d'une telle envergure que celles d'un temple ne méritent pas de leur point de vue qu'ils s'y arrêtent (et tout directeur d'une grande entreprise sait qu'il devient de plus en plus difficile de convoquer des réunions composées de ces gros bonnets) ; ou bien ils — toujours ces laïcs — seront vraisemblablement des hommes à vues courtes, des hommes de petite expérience, sans foi, sans horizons. Ce n'est que rarement qu'on voit aujourd'hui dans ces postes des hommes capables et dévoués à la cause : encore se rencontrent-ils surtout dans les grandes villes. Fort souvent, ces fonctionnaires laïco-ecclésiastiques donnent beaucoup de fil à retordre au pasteur « moyen », ce dernier n'étant que peu habitué à frayer avec les gens dans les conditions quelque peu brutales qui prédominent dans le monde du *business*. Mais ils tiennent les cordons de la bourse, — il ne peut donc rien.

Les conséquences de cette méthode d'administration (exception faite des cas où le pasteur est un homme de génie, une personnalité puissante) ? Il est aisé de les préciser. Sans connaissances, sans horizons, sans foi, sans mobiles plus élevés que le désir de faire des économies et la crainte de courir des aventures, il est bien des *lay boards* qui érigent, à bon marché, de piètres édifices, dans des parages peu connus et dont on peut se rendre acquéreurs sans grands frais. Ce qui les préoccupe le plus, c'est de réduire les proportions de l'idéal conçu par l'architecte et de mettre de l'argent de côté. La gloire de Dieu, la splendeur du culte : choses qui ne hantent que rarement leur esprit. Tout pasteur ayant construit un temple, tout architecte, connaissant l'incapacité infinie de ces hommes. C'est pourtant moins leur faute que celle du système qui leur assigne des fonctions qu'ils sont incapables de remplir. Ce même système qui place à la tête du temple non le pasteur, mais une commission de laïcs irresponsables, assume, dans bien des endroits, une bonne partie de l'œuvre à accomplir « à de petites gens de rien, qui ont de la religion » : source d'ennui et de désespoir pour le *leader* nominal et... impuissant à rien diriger parce que simple salarié.

Lors de la visite en Amérique du docteur Herbert Hensley Henson, aujourd'hui évêque de Durham, ce prélat a dit que l'état de dépendance des clergymen vis-à-vis de la bonne volonté de la population était le grand point faible des églises protestantes tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Voilà qui est exact en effet. Et c'est l'impuissance du clergé à contrôler et à diriger les finances de leurs temples qui est cause de cette dépendance. A part les énergumènes qui se sont promus eux-mêmes prédicateurs dans certaines régions montagneuses, les fanatiques, les toqués, les prédicateurs par trop enclins aux envolées sentimentales, les pasteurs protestants dûment ordonnés et patentés des villes et des villages d'Amérique n'ont rien à perdre à être comparés à n'importe quel groupe d'hommes d'affaires ou de représentants des professions libres. Ils sont la plupart du temps plus instruits que les auditoires auxquels ils prêchent, ils ont plus de lectures, ils ont l'esprit plus ouvert, ils sont plus prêts à essayer des méthodes nouvelles et à s'imprégner d'idées nouvelles. Ils sont certainement tout aussi compétents à diriger et à contrôler

les finances de leurs temples que le clergé catholique romain. Et voilà qu'ils se trouvent au service de groupes qui les paient, auxquels ils sont obligés de plaire et qu'ils n'osent ni stimuler à l'action ni éconduire.

Le succès du ministre protestant envisagé comme tel dépend de son aptitude à rassembler de l'argent. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit jamais forcé de prononcer le mot. Mais cela veut dire qu'il lui faut posséder les qualités de chef et d'organisateur, la « puissance spirituelle », l'éloquence et le magnétisme personnel à un degré suffisant pour provoquer les donations nécessaires.

Le temple ne doit pas s'endetter; le salaire du pasteur doit être assuré; il doit être donné satisfaction aux demandes exorbitantes des évêques, des commissions et des secrétaires de bureaux. Sinon, le pasteur fait fiasco. Tout dépend donc de lui; et cependant, il est considéré comme un personnage trop sacré pour prendre intérêt à la question de savoir qui donne et combien: il est regardé comme un personnage d'ordre trop spirituel pour s'occuper du côté *business* de son temple, comme tenant de trop près à l'« Au-delà » pour savoir comment il faut s'occuper des finances de sa paroisse.

Le fait qu'avec un système aussi « impossible », les pasteurs protestants aient pu se tirer si bien d'affaire fait honneur à leurs capacités. Mais le même fait explique aussi les changements incessants de titulaires dans les « paroisses » — les traitements misérables que touchent les pasteurs, la dégénérescence de l'organisation ecclésiastique. Et le laïc « moyen » semble prier pour son pasteur dans les termes suivants : « Oh! Seigneur, veillez à ce qu'il soit humble, quant à nous nous veillerons à ce qu'il reste pauvre. »

VI

Ainsi donc, le Protestantisme traverse une révolution. Les fondements sur lesquels il avait été édifié ont certainement changé de place — à supposer qu'ils ne se soient pas effondrés. Regardés comme organisation (au singulier ou au pluriel), les Eglises protestantes pourraient peut-être tenir tête à cet orage, tout comme l'Eglise romaine a pu tenir, durant des siècles, contre les attaques de la critique, n'était le fait que dans l'organisation protestante la véritable direction des affaires ne repose pas entre les mains de « chefs professionnels », mais entre les mains de laïcs. De tels hommes n'ont ni le temps, ni la formation nécessaires. Ils ne sont pas intéressés à la cause de la religion de façon vitale. Des intérêts et des doutes d'origine externe, et relatifs aux bases mêmes sur lesquelles leurs Eglises reposent, les troublent. Ils ne sont pas à même de sauver le vaisseau qui sombre. Le Protestantisme se désintègre. Il est condamné. Il pourra nous survivre, à vous comme à moi. Mais en dernière analyse, l'Amérique le verra disparaître.

Plus vite le Protestantisme disparaîtra de la vie américaine, et mieux ce sera : c'est ce dont je suis convaincu. Son esprit étroit, sectaire engendre la division et est incapable d'une vaste synthèse de valeurs et d'unité. Il ne lui sied pas dès lors de représenter notre vie nationale et religieuse. Ses divergences du point de vue de sa politique et de sa doctrine, des formes et des coutumes ne justifient pas le coût de ses divisions et de son entretien. Il ne répond point aux besoins profonds de la nature humaine. Comme guide moral, il est superficiel, parce qu'il dépend, pour effectuer la rédemption de la race humaine, d'une puissance externe — la législation de l'Etat. Comme expérience mystique, il est sentimental, inintelligent, à horizons étroits. Comme puissance enseignante, il est vague, négatif, incertain. Comme organisation, il est illogique et chaotique.

C'est envisagé du point de vue de ses rapports avec le culte, que le Protestantisme est tout particulièrement déficient. Il avait commencé par éliminer la beauté des lieux de réunion consacrés au culte; il n'est jamais parvenu à l'y ramener. Ce que ses offices religieux présentent de meilleur est empreint de froideur non dénuée de dignité; ce qu'ils offrent de pire est débraillé et terne. Ni couleur, ni mouvement. Mais la beauté, attribut de Dieu, ne doit-elle donc pas se manifester dans le culte? Quoi d'étonnant qu'on préfère à l'ennui sans décors du culte dominical protestant les cérémonies des loges maçonniques où on trouve des accoutrements pompeux, un bel éclairage, des acolytes qui se meuvent et des encensoirs qui se balancent?

Naguère, la puissance du protestantisme gisait dans la prédication. Mais en ces temps de culture générale, de T. S. F. et de

journalisme, ceux-là même qui conçoivent le sermon comme quelque chose de salutaire estiment qu'il est moins nécessaire que naguère d'aller au temple pour l'écouter. Pourquoi vous donner la peine de revêtir vos plus beaux atours pour le gala religieux quand vous pouvez, sans bouger de chez vous, entendre un prédicateur de tout premier ordre, alors que dans notre petite ville c'est un orateur de troisième catégorie qui prêche?

Mais même lorsque la prédication est parfaite, elle n'anime pas jusqu'aux profondeurs de la vie individuelle et ne peut dès lors être d'un grand poids moral. Elle est d'ordre trop général. Le pasteur protestant ordinaire, ressemble à un médecin qui devrait se borner à faire une ou deux fois tous les huit jours des conférences sur l'hygiène en général dans un hôpital. Le protestantisme et toute sa prédication, si on les compare aux relations individuelles de prêtre à pénitent dans le confessionnal catholique, ne font que s'en tenir au côté extérieur de la vie.

En plus, que de sujets auxquels un prédicateur protestant peut à peine toucher — et ce pour diverses raisons. Rappelons-nous qu'il lui faut surtout plaire à ses auditeurs. Sinon, ils ne reviendront plus, ils ne l'applaudiront point, ils persuaderont à son *board*, au conseil d'administration, au conseil de fabrique, de le jeter par dessus bord. Le pasteur « moyen » touche moins qu'un cuisinier, qu'un chauffeur, qu'un ouvrier non-qualifié. Perd-il son poste, c'est pour lui la mer à boire que d'en trouver un autre. Les organisations préposées à un temple protestant ne se regardent pas comme obligées de lui trouver un emploi. A moins d'être une personnalité éminente, un conducteur d'hommes, il lui faut surtout et par dessus tout éviter d'offenser quelqu'un. S'il est pasteur depuis longtemps déjà, s'il est arrivé à un commencement de célébrité, quelle tragédie pour lui que de perdre fût-ce la misérable pitance qu'il reçoit! Beaucoup de ces pasteurs risquent de devenir impopulaires et même de perdre leur gagne-pain, parce qu'ils ont le courage de leurs convictions : voilà qui leur fait certainement honneur.

Jamais le Protestantisme n'a développé de théologie morale. Que dire par exemple de la façon dont il traite la question sexuelle, ce problème si vital? Cet aspect de la vie humaine si vaste, si important n'est discuté tant soit peu de fond dans l'enseignement protestant que fort rarement. L'aborde-t-on, on ne l'effleure que très parcimonieusement. Inapproprié comme sujet de prédication, voilà ce problème devenu le grand *tabou* du monde protestant. Le Protestantisme est inapte à instruire l'adolescence sur cette question si profonde. Il abandonne les jeunes gens à eux-mêmes ou à des parents sans instruction sur ce sujet; il les laisse ramasser au hasard des bribes d'information puisées à des sources quelconques. Les conséquences de cette absence d'instruction religieuse dans ce domaine? Elles abondent et sont évidentes.

Les anciens systèmes disciplinaires qui astreignaient les laïcs membres des Eglises protestantes à professer telles et telles croyances, à se comporter de telle ou telle façon, à s'acquitter à l'égard du temple de certaines obligations au risque, dans le cas contraire, de ne plus rester membres, ces anciens systèmes sont devenus aussi désuets que les anciennes formules et les professions de foi. Ils figurent toujours dans les livres, mais en pratique, ils sont lettre morte. Ils ont été virtuellement balayés par la dégénérescence des Eglises du point de vue numérique, par l'âpre besoin de se procurer de l'argent, par la rivalité intense des sectes, comme par l'esprit libéral de notre époque. La plupart des temples sont prêts à faire tout pour quoi que ce soit, à recevoir n'importe qui dans leur sein, à bénir n'importe quel mariage, à enterrer le premier venu. Leurs marchandises sacrées, ils les colportent dans les rues. Ils appellent à grands cris le public qui doit remplir leurs édifices vastes et vides. A ceux qui fréquentent un autre temple, ils font des propositions engageantes pour les induire à tenter la chance dans de nouveaux pâturages. Ces organisations n'ont ni confiance en elles-mêmes, ni dignité, aussi se désagrègent-elles.

VII

Bien plus importante cependant que tout examen de défauts et de conditions connus et reconnus depuis un tiers de siècle est la question suivante : Ce système usé, mourant, à quoi va-t-il céder la place? Qu'est-ce qui va succéder à la débâcle du Protestantisme?

Il est des gens qui pensent avec Chesterton que Rome sera le légataire universel, que le Pape va régir l'univers entier. Ceux

qui parlent ainsi énumèrent ce que Rome peut offrir comme convenance, comme uniformité, comme formes artistiques du culte, comme splendeur architecturale. Rome est l'Eglise la moins dispendieuse — du point de vue de celui qui y appartient — de toute la Chrétienté. Son système financier, qui est aux mains du clergé, atteint pleinement son objet. Son organisation systématique et bien arrêtée, son homogénéité et ses vastes dimensions en font un facteur de poids politiquement et socialement parlant. A ses membres laïques n'incombe pas l'ennuyeuse obligation de résoudre par eux-mêmes des problèmes religieux. La complexité comme la variété de ses cultes et de ses doctrines permet à celui qui y adhère d'arrêter son choix sur les éléments du Christianisme les mieux adaptés à son caractère et à son humeur. Elle n'est pas dénuée de tolérance, à moins d'être serrée de trop près et trop publiquement. Le catholicisme romain pourrait bien être à la mode pour quelque temps.

Cependant — je l'ai dit au début — les valeurs propres aux institutions religieuses ne meurent pas. L'affirmation passionnée de la liberté et de la vérité : voilà ce qui constitue la valeur immortelle du Protestantisme. Le Protestantisme a secoué le joug de Rome. Jamais il ne reviendra de façon permanente et définitive à l'acceptation de l'autorité religieuse. Dans la révolution d'aujourd'hui, il en secoue les vestiges.

Et il se pourrait que, en mourant comme force organisée, le Protestantisme effectue par là son propre salut. Car l'Eglise n'est-elle pas en dernière analyse un moyen, non une fin? Quand l'auteur de l'Apocalypse contemplait la vision céleste, il n'y voyait pas de temple. En un certain sens, l'Eglise n'est là que pour que son existence ne soit plus une nécessité. Mais l'esprit religieux quelle forme va-t-il assumer dans l'avenir? Qui peut nous le dire?

N'est-il pas raisonnable d'espérer que, laissant de côté les dogmatismes usés et les méthodes du passé, les enfants de l'ère nouvelle vont construire, à l'aide des valeurs où catholiques et protestants ont puisé l'inspiration et la force, une Eglise répondant aux besoins du jour et à ceux de la génération nouvelle? Une Eglise qui, joignant à l'ancienne sagesse la sagesse nouvelle de l'ère présente, va faire monter l'humanité à un niveau plus élevé de l'expérience spirituelle, lui fera réaliser de façon plus intense la vie éternelle?

« Tout scribe qui sait ce qu'est le Royaume des Cieux est pareil à l'homme possédant une maison, qui extrait de son trésor des objets neufs et de vieux objets. »

HERBERT PARRISH.

Le R. P. Léonce de Grandmaison

Quels furent notre étonnement et notre peine, quand l'abbé Henri Bremond, au début de la très belle conférence qu'il donnait, le mercredi 15 juin, à l'Institut catholique de Paris, sous la présidence du cardinal Dubois, nous annonça la triste nouvelle qu'il venait d'apprendre lui-même, la mort subite du R. P. Léonce de Grandmaison!... Nous le savions bien à la clinique depuis quelques jours, mais tout laissait croire qu'il allait rapidement se remettre... Et le mercredi, après-midi, il reposait doucement, quand une embolie l'a emporté. L'infirmière le retrouvait comme elle l'avait laissé dans le sommeil, les traits paisibles. Il était passé, ainsi, tranquillement, comme on fait un beau rêve, de la vie mortelle à la vie éternelle, — mais c'était plus beau qu'un rêve puisqu'il avait quitté nos apparences pour l'unique Réalité. Qu'elle est vraie, consolante, pour tous ceux qui savent quelle fut la bonté de ce cœur, l'expression chrétienne qui s'est trouvée ici réalisée à la lettre : « Il s'est endormi dans le Seigneur. »

Mais de quels regrets, cependant, ne sommes-nous pas envahis! Il semble impossible que nous ne le retrouvions plus dans son calme cabinet de travail, sur la place Saint-François Xavier, toujours si accueillant et si affable, mettant tout de suite une lumière tranquille autour de nos inquiétudes, une lumière dont on ne savait, dont on ne pouvait distinguer si elle émanait de son visage ou de son âme, tant il était comme pétri de spiritualité.

Je l'avais connu sous le signe de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Non point en chaire, mais à la tribune du Faubourg, en mars 1926. On le voit, je suis sans doute à peu près le dernier venu de tous ceux qui eurent l'honneur et la douceur de l'approcher. Mais dès la première vision que j'eus de lui, j'éprouvais le sentiment de cette lumière intellectuelle dont parle Dante

Luce intellectual piena d'amore,

cette lumière suave et forte, pleine d'amour, dont le rayonnement, chaud et clair, touche en même temps l'esprit et le cœur...

Bernoville, qui ne doute jamais de rien, avait obtenu que le savant religieux abandonnât un instant sa retraite studieuse, pour affronter un auditoire immense, mais qui ne laissait pas de compter un grand nombre d'incroyants et de sceptiques. Le P. de Grandmaison avait vu du bien à faire : il était venu à la salle Wagra.

Je me rappelle avec quelle attention, avec quel silence, avec quel respect, on écouta ce grand jésuite aux cheveux blancs qui apportait la doctrine catholique du miracle. Une loyauté sans défaut s'imposait à tous. L'écrivain qui, en moins de cinquante pages, a su ramasser, dans le premier chapitre de *Christus*, les vues les plus nettes et les plus pertinentes sur l'étude des religions, montrait qu'il ne disait point un vain mot quand il affirmait qu'il faut tenir compte de tous les faits. On ne pouvait échapper à la maîtrise de cette science, prudente mais juste, humble mais sûre de soi. Il obligeait chacun à regarder en face la force d'une convergence de faits, spirituels et matériels tout ensemble, telle qu'elle éclate dans le dossier d'une sainte Thérèse de Lisieux ou dans les miracles de Notre-Dams de Lourdes. Et quand il demanda qui refuserait de voir qu'une figure comme celle de Thérèse est un de ces grands feux spirituels qui chassent les ombres de l'égoïsme et du matérialisme, une interminable ovation interrompit le Père de Grandmaison qui, légèrement penché en avant, semblait presque ne pas l'entendre et suivre bien au delà, bien au-dessus de cette salle une vision paradisiaque où il contemplait le sacrifice de la sainte uni à celui du Christ.

Le Christ! Il est au centre de l'œuvre du Père de Grandmaison, comme il est au centre du monde.

Le 20 mars dernier, l'illustre jésuite écrivait, dans *les Etudes*, à propos de *l'Odyssée spirituelle d'un moderniste* :

« ... C'est bien, en effet, « contre le grand dogme central du christianisme historique » : *Per Christum Dominum nostrum*; « Nul ne vient au Père que par moi », que s'est accomplie l'évolution religieuse de M. Pallière. Mais lui donner acte de ce fait ne va nullement à accepter l'idée suggérée ici par lui de la personne et du rôle de Jésus. Qu'est-ce que « la matérialisation du divin » dans un système exclusif et définitif? La conception catholique ignore, en tous cas, ce Messie au passé, ce modèle lointain, cette histoire finie, ce dernier mot dit. Pour nous, le Christ aura le dernier mot comme il a eu le premier, et il remplit tout l'entre-deux. La réalité de l'Incarnation n'entrave pas plus la marche en avant de l'humanité que l'introduction du levain dans trois mesures de farine n'empêche la pâte de lever. La perfection personnelle de Jésus et l'efficacité sans limites de son exemple ne nous orientent pas seulement vers l'histoire évangélique, mais vers l'avènement du Règne de Dieu sur terre, et la vie éternelle. Si, durant les jours de sa chair, le Christ a été notre modèle, sa résurrection a inauguré une vie nouvelle vers laquelle nous soupçons dans l'attente « corps

né de Marie est définitivement fixé dans la gloire, mais le corps mystique de Jésus s'édifie à chaque instant dans l'effort et la peine. Bref, l'Incarnation rédemptrice, loin d'être un fait d'histoire ancienne, achevé et classé, est la plus certaine des réalités présentement agissantes, et tout ensemble la plus haute de nos espérances d'avenir. (Etudes, 20 mars 1927, pp. 6 8, 649.)

On ne pouvait s'approcher du Père de Grandmaison, sans éprouver en lui cette réalité présentement agissante, sans découvrir là le secret de la sérénité de son âme, tout entière suspendue à cette espérance. Le Christ est au centre de son œuvre, mais une pareille œuvre ne fait qu'un avec une vie. Le Christ est d'abord au centre de cette vie. Elle proclame le mot de saint Paul : « Je vis, ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ». (Galat, II, 20.) Tous les écrits du Père de Grandmaison portent, eux aussi, le frémissement de ce témoignage.

Je ne songe pas seulement à l'article magistral du *Dictionnaire Apologétique*, sur *Jésus-Christ*, à ce long et célèbre article, dont son auteur a eu tout juste le temps de faire le grand livre, hélas! posthume, que nous lirons demain. Je songe encore à *Jésus dans l'Histoire et dans le Mystère*, qui est la réponse la plus forte et la plus tranquille que l'on puisse faire à M. Couchoud et à tous les exécutés incroyants, appuyée sur les données les plus précises de la science. Je songe encore à ce premier chapitre de *Christus*, dont je parlais tout à l'heure, où le Fils de Dieu nous apparaît qui donna seul dans la plénitude ce que tant d'hommes cherchent à tâtons, la Voie, la Vérité, la Vie. Et, au dernier chapitre du même livre, voici, également, dans la signature du Père Léonce de Grandmaison — en collaboration avec le Père Rousselot — une magnifique vision du Christ dans l'Eglise :

« ... Après tout, plus profondément que toutes les considérations sur le sentiment religieux, que toutes les exclamations sur la vie profonde, qu'est-ce qui nous intéresse? N'est-ce pas de savoir si vraiment Jésus-Christ est Dieu?... Le problème de l'Eglise catholique... se relie, par une ou deux démarches très simples, à la question fondamentale posée par l'histoire des religions. Normalement, nul ne vient au Père, que par le Fils, Jésus-Christ; en fait, nul ne trouve le Christ que dans l'Eglise. Au III^e siècle, saint Cyprien notait déjà, dans un raccourci saisissant, que, depuis la venue du Seigneur, « nul ne peut plus avoir Dieu pour Père, qui n'a pas l'Eglise pour mère. » Plus de mille ans après, prise dans un réseau de questions captieuses, une des plus nobles créatures qui aient honoré la race humaine, et la plus simplement, la plus authentiquement chrétienne (Jeanne d'Arc) répondait à ses juges : « Il m'est avis que c'est tout un de Notre-Seigneur et de l'Eglise; on n'en doit pas faire de difficulté ». (*Christus*, pp. 1297, 1302, 1303.)

Il faut lire tout ce développement sur l'Eglise, que rejoint encore un texte comme celui-ci :

« Pour le fidèle comme pour l'incrédule, l'Incarnation du Fils de Dieu demeure un mystère. Seulement (et cette remarque va loin), c'est sur ce mystère qu'est fondée la religion chrétienne. Tout ce qu'elle est, et tout ce qu'elle a produit, l'arbre et ses fruits : apostolat et charité, vie ascétique et mystique, liturgie et prière personnelle, dogmes, rites, art religieux, sainteté, attitude sociale et privée du chrétien supposent également que Jésus, l'unique Jésus, personne très sage et très bonne, adorable et accessible, fraternelle et salvatrice, est nôtre pour toute une part de sa vie « consubstantiel » à notre humanité; et, pour une autre part, qu'il est « consubstantiel au Père », digne objet de l'honneur inconditionné qu'est l'adoration — qu'il est Dieu. » (*Jésus dans l'Histoire et dans le Mystère*, p. 71.)

Mais c'est toujours et partout que le Père de Grandmaison re-

vient à Jésus-Christ, Dieu et Homme. Le dernier grand article qu'il a publié aux *Etudes*, le 20 mai, sur *Nos actes nous suivent* de M. Paul Bourget, il le termina sur le témoignage de la présence du Christ dans l'œuvre du rachat individuel. Et, au dernier entretien qu'il me fut donné d'avoir avec lui, il tenait en mains les *Etudes de Psychologie linguistique* du R. P. Jousse, préparant une conférence sur Jésus pour des jeunes gens des hautes écoles.

Sait-on assez qu'il fut l'un des tout premiers, dès juin 1925, à signaler l'importance et l'originalité de ces travaux du R. P. Jousse dans le domaine de l'exégèse? Au-dessus de tous les Rabbis d'Israël, l'auteur n'élève-t-il pas, d'une manière incomparable, la figure du « Divin compositeur oral », dont les récitateurs scrupuleux, apôtres et disciples, nous ont transmis impeccablement le Sermon sur la Montagne et le Discours après la Cène?

Et c'est ainsi encore que le Père de Grandmaison fut l'un des tout premiers à encourager cette collection de la *Vie chrétienne* dont nous parlions l'autre jour et dont le premier volume, le *Scandalé de Jésus*, par le R. P. Allo, rend, dès les premières lignes, le plus juste hommage à l'illustre Jésuite.

L'*Ecclesia* de l'abbé Aigrain, cette véritable encyclopédie du catholicisme, nous donne encore un *Jésus-Christ* du Père de Grandmaison. Pour le grand public aussi bien que pour les spécialistes, le nom de ce religieux ne peut que rester indissolublement uni à celui du Maître.

Aussi grand lettré que grand savant, homme d'une très haute intelligence et d'un cœur très doux, le Père de Grandmaison nous apparaît tout pénétré de l'esprit de l'Evangile. En ces jours où nous le pleurons, je ne veux m'attacher qu'à ce rayonnement de la Grâce dans sa vie et dans son œuvre. Il m'est doux de l'avoir connu sous le signe de la sainte Thérèse de Lisieux, celui qui a transcrit, au terme de son livre sur *Jésus dans l'Histoire et dans le Mystère*, la divine parole : « Oui, je vous le dis, qui ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera pas ». Au milieu de toutes les complications exégétiques et historiques, nul, mieux que lui, n'aura su mettre la lumière, la profonde simplicité de l'esprit d'enfance. Nous pouvons nous assurer qu'il n'a pas reçu en vain le royaume de Dieu.

On rapporte que le Christ apparut à saint Thomas d'Aquin et lui dit : « Tu as bien écrit de moi, Thomas. Quelle récompense veux-tu? » Et l'Ange de l'Ecole de répondre : « Nulle autre que vous-même, Seigneur! » Cet éloge, cette demande, cette réponse, qui ne penserait qu'ils ont dû ineffablement se reproduire quand le Père de Grandmaison a paru devant son Dieu?

La Compagnie de Jésus et l'Eglise de France pleurent et glorifient aujourd'hui, avec raison, l'un de leurs fils qui, en ce siècle, les a le plus honorés.

Jean SOULAIROL.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

En route vers un éclairage économique

Depuis les temps préhistoriques, l'homme s'éclaire par incandescence; sous ce rapport, nos ampoules électriques sont cousines germaines des torches antiques. Il est vrai que l'exemple vient de haut : c'est bien le cas de le dire, puisque le Soleil est logé à la même enseigne. A cause de cet usage immémorial, les

(1) Chronique mensuelle.

concepts de lumière et d'incandescence nous semblent si inséparablement liés que nous nous garderons bien de toucher un objet lumineux, convaincus que nous nous brûlerions. Et cependant, comme nous l'avons expliqué dans notre dernière chronique, le rendement lumineux de ce procédé est fatalement déplorable.

En effet, nous l'avons dit, on peut comparer tout corps chaud à un clavier dont chaque touche émet une « note » de vibrations de l'éther, chaque note étant caractérisée par sa fréquence. En général, un corps chaud rayonne à la fois plusieurs gammes de ces « notes », auxquelles on donne le nom de « chaleur rayonnante », parce qu'elles font monter la température des corps qui les absorbent. Il serait très heureux pour nous que toutes ces notes fussent en même temps capables de rendre visibles les corps qu'elles rencontrent, mais cette propriété n'appartient qu'à une seule gamme : celle dont les fréquences sont comprises entre 400 trillions et 800 trillions d'oscillations par seconde. Or il arrive très souvent — au moins le soir — que nous ayons un besoin urgent de cette seule gamme privilégiée. Examinons donc comment nous pouvons la produire :

A ce point de vue, on peut classer les corps susceptibles d'incandescence en deux catégories : celle des *corps noirs* et celle des *corps colorés*.

Les *corps noirs* sont caractérisés, non par leur absence de couleur (car ils ne perdent pas leur nom quand ils sont chauffés au rouge ou au blanc), mais bien par le fait qu'ils ne manifestent aucune propriété *élective* pour les ondes qu'ils absorbent ou qu'ils émettent : leur façon de se comporter est toujours la même à l'égard des ondes de fréquence quelconque, soit pour les capter en s'échauffant, soit pour les rayonner en se refroidissant ; leur mode d'action dépend de la température uniquement. Le carbone est un *corps noir* presque parfait et, en matière d'éclairage, cela est d'une importance primordiale car, jusque dans ces derniers temps, le carbone était presque seul utilisé dans nos lampes : soit à l'état de particules incandescentes noyées dans les flammes (c'est le cas des torches, des cierges, des bougies, des lampes à huile, à pétrole, à acétylène, des becs papillons) soit à l'état de solide continu (comme dans les lampes à arc et les lampes à incandescence Edison). Il est donc capital, à ce point de vue, d'avoir une notion exacte des lois qui régissent le rayonnement des *corps noirs* amenés à l'incandescence. Or deux lois surtout sont à considérer : D'abord la loi de Stefan (1879), qui règle la *quantité* globale des rayons émis, sous forme infra-rouge, lumineuse ou ultra-violettes : cette quantité est proportionnelle à la 4^e puissance de la température absolue du corps noir. Par exemple, un corps à 2.000° rayonne 2⁴ ou 16 fois plus d'énergie qu'à 1.000° ; si on le pousse jusque 3.000°, il en émettra 3⁴ ou 81 fois plus qu'à 1.000° (fig. 1). Conclusion immédiate : il y a très grand intérêt à atteindre des températures aussi élevées que possible ; mais on est limité dans cette voie par la fusion du carbone, qui se produit vers 3.500° ; dans les lampes à filament d'Edison, on ne peut même guère dépasser 2.000°.

Mais il faut répéter que le charbon incandescent, quelle que soit sa température, émet concurremment des ondes de toutes les fréquences qui s'échelonnent sur de nombreuses gammes ; tout le clavier est mis en branle, par définition même du corps noir ; les vibrations inutiles (celles qui sortent de la gamme lumineuse) sont de loin les plus énergiques et constituent la rançon *inévitabile* des vibrations utiles (lumineuses).

Il s'ensuit un gaspillage d'énergie dont l'importance est déterminée par une deuxième loi, déjà signalée le mois passé : celle de Wien (1894). Cette loi se rapporte à la *qualité*, c'est-à-dire à la fréquence des vibrations émises : les diverses fréquences qui correspondent aux très nombreuses « notes calorifiques » rayonnées par le corps chaud n'ont pas une intensité égale ; certaines atteignent une énergie notablement prépondérante : le maximum d'énergie correspond à des fréquences d'autant plus élevées que le corps incandescent est plus chaud ; comme nous l'avons vu, ce maximum correspond à une fréquence dont la valeur est sensiblement exprimée en trillions par le dixième de la température absolue ; par exemple, pour que la plus grande énergie émise soit formée de lumière vert-jaune, dont la fréquence est de 600 trillions d'oscillations par seconde, le corps incandescent devrait être porté à 6.000° absolu (fig. 1). Malheureusement, tous les corps existant sur notre terre se volatilissent bien avant, de sorte qu'aucune source lumineuse par incandescence ne peut avoir

son maximum d'énergie constitué par des rayons qui impressionnent le plus vivement notre œil (1).

Toutes les tentatives que l'on pourrait faire pour s'éclairer

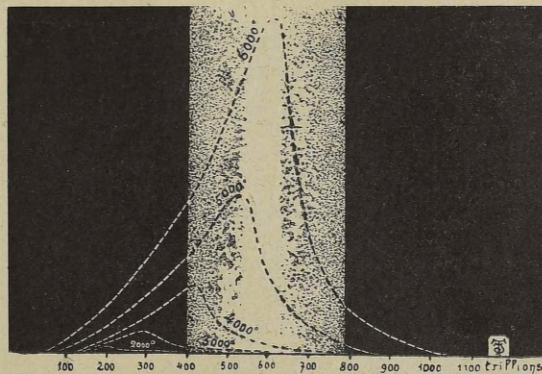


FIG. 1. — GRAPHIQUE REPRÉSENTANT LES LOIS DE STEFAN ET DE WIEN. Les parties *noires* à gauche et à droite représentent respectivement les ondes infra-rouges et ultra-violettes ; la partie *claire* représente les ondes lumineuses, dont la région centrale (entre 550 et 650 trillions d'oscillations par seconde) est la plus brillante.

Les aires comprises entre l'horizontale inférieure et les diverses courbes sont proportionnelles à l'énergie rayonnante globale émise aux températures correspondantes. On voit que l'aire déterminée par la courbe d'un corps à 2.000° est beaucoup plus petite que l'aire déterminée par la courbe à 3.000° ; celle-ci beaucoup plus petite que celle qui est limitée par la courbe à 4.000°, etc. L'énergie des ondes émises par un corps noir à ces diverses températures croît dans le même rapport. C'est la traduction de la loi de Stefan.

De plus, pour un corps noir à 2.000°, le point culminant de la courbe (maximum d'énergie émise) correspond à des ondes *obscurées* dont la fréquence est de 200 trillions.

Ce n'est qu'à partir de 4.000° que le maximum est dans la partie lumineuse, et encore dans la partie la moins éclairante. Or aucun de nos « corps noirs » ne peut supporter 4.000°. Donc toutes les sources lumineuses artificielles utilisant l'incandescence d'un « corps noir » gaspillent en chaleur la plus grande partie de l'énergie fournie.

La température la plus favorable à l'émission de la lumière par incandescence est de 6.000°. C'est le cas du Soleil dont la partie éclairante est fournie par des métaux en fusion.

Ces courbes représentent donc aussi la loi de Wien.

économiquement par l'incandescence d'un *corps noir* sont donc vouées à un échec certain.

Mais tous les corps ne sont pas *noirs* au sens indiqué plus haut : il en est qui présentent des propriétés nettement électives pour certaines fréquences de sorte que, si on les chauffe, une catégorie de rayons comporte toujours une énergie assez faible. Les lois de Stefan et de Wien ne s'appliquent donc qu'imparfaitement à ces corps. Par exemple, Auer constata, vers 1890, que si on chauffe vers 2000° un mélange de 98,7 % d'oxyde de thorium et de 1,3 % d'oxyde de cérium, ce mélange n'émet, il est vrai, que 60 % des rayons lumineux que donnerait un corps noir porté à la même température, mais il ne rayonne que 3 % environ des rayons infra-rouges qu'émettrait ce corps noir : donc ces 60 % de lumière sont fournis beaucoup plus économiquement, puisqu'on les obtient sans être forcé d'entretenir en même temps tant de vibrations inutiles de l'infra-rouge. On comprendra dès lors que si dans deux flammes au gaz identiques, on plonge d'une part une mince pellicule du mélange susdit, et d'autre part une lamelle de même surface d'un corps noir, la première atteindra 2.000° parce qu'elle rayonne relativement peu d'énergie, tandis que la seconde se maintiendra à peine à 600° parce qu'elle dissipe

(1) On peut assimiler en première approximation le Soleil à un « corps noir ». Comme sa température est voisine de 6.000° (ainsi qu'on peut le déduire facilement de la loi de Wien ou de celle de Stefan) son maximum d'énergie rayonnée est dans la région vert-jaune du spectre, ce qui mérite certes un bon point.

Toutefois son rendement en lumière ne dépasse guère 15 % à cause de la quantité énorme de rayons infra-rouges et ultra-violettes qu'il émet en même temps.

Nous aurions tort pourtant d'en accuser la Providence car le Soleil n'a pas pour but unique de nous éclairer, comme c'est le cas pour nos lampes, car si ses rayons infra-rouges venaient à s'éteindre, notre planète serait vite amenée aux environs immédiats du zéro absolu des températures (-273°), et si les ultra-violettes disparaissaient les microbes auraient beau jeu !

en rayons infra-rouges une grande quantité de la chaleur qu'elle emprunte à la flamme. La première sera nettement lumineuse, tandis que la seconde restera au rouge sombre (fig. 2). Le rendement

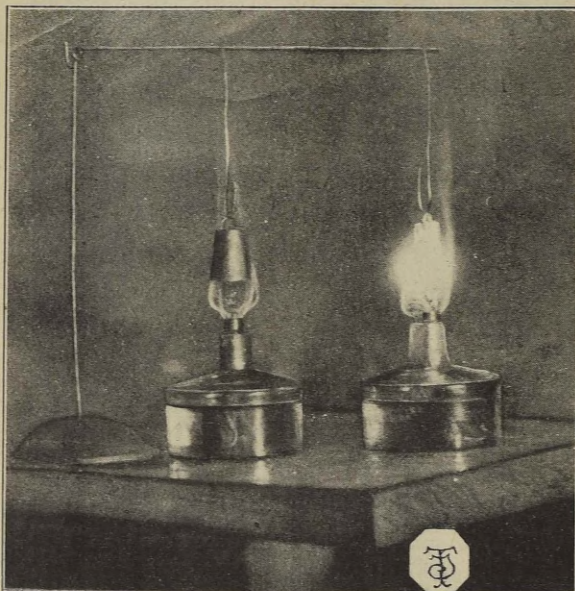


FIG. 2. — PROPRIÉTÉS DES « CORPS COLORÉS ». Dans la flamme de deux lampes à alcool aussi semblables que possible (employées faute de gaz) on plonge à gauche un manchon très mince de fer noir et à droite un fragment de manchon Auer (corps coloré). On voit que le premier reste sombre (il atteint à peine 600°) tandis que le second devient éblouissant et irradie la mèche et la flamme elle-même (il atteint 1.800°).

C'est que le premier gaspille en rayons infra-rouges la plus grande partie de la chaleur qu'il reçoit, tandis que le second en émet beaucoup moins.

Ce gaspillage est une fuite de chaleur qui a comme conséquence une température bien inférieure du « corps noir ».

lumineux par litre de gaz consommé devint ainsi 7 fois plus grand : c'est ce qui sauva, momentanément du moins, l'industrie du gaz menacée par l'éclairage électrique.

Mais celui-ci ne resta pas sur ses positions, et c'est au même Auer qu'il dut la victoire. Cet expérimentateur constata que divers métaux polis sont, tout comme le mélange indiqué ci-dessus, des corps colorés émettant une proportion d'infra-rouge notablement inférieure à celle que rayonnent les corps noirs à même température. Le tungstène est dans ce cas; on est parvenu à le tréfiler en fils très minces supportant sans fondre la température de 3.000°, circonstance éminemment favorable comme nous l'avons vu (1). Il faut bien entendu, pour éviter toute oxydation, chauffer ce filament dans une ampoule où le vide est poussé à l'extrême; moyennant cette précaution, un courant électrique cinq fois plus faible que celui qui alimente les lampes Edison de même pouvoir éclairant suffit à y entretenir la température voulue; la raison de cette économie est identique à celle qui justifie l'avantage du bec Auer : puisque ce filament de tungstène rayonne peu d'infra-rouge, il perd moins de chaleur en vibrations inutiles. Malheureusement, si on donne au filament sa chaleur optima, il se désagrège assez rapidement et les parois de l'ampoule se recouvrent d'un dépôt noirâtre. La vie utile de la lampe devient très courte; de sorte qu'en pratique on dut se résigner à chauffer moins, au détriment du rendement en lumière. C'est pourquoi, en pratique la lampe vide à filament de tungstène n'exige que trois fois moins d'énergie que la lampe Edison de même pouvoir éclairant.

(1) Puisque les filaments de carbone ne peuvent supporter plus de 2.000°. Quoique les « corps colorés » ne suivent pas exactement les lois de Wien et de Stefan représentées par la fig. 1, l'allure de leur courbe d'émission s'en rapproche toujours *grosso modo* avec surbaissement plus notable de la partie antérieure.

C'est alors qu'on songea à introduire dans l'ampoule — qui jusque là était vide — un gaz neutre (azote, argon) qui empêche la pulvérisation du filament tout en rendant impossible toute oxydation; on évite l'échauffement excessif du gaz inerte en resserrant autant que possible le filament de manière à réduire au minimum la surface de chauffe (de là les fines spirales qui forment les lampes dites « demi-watt »). Le rendement devient ainsi 8 fois meilleur que celui des lampes Edison. C'est, jusqu'à ce jour, le « dernier cri » en matière d'éclairage économique, mais il faut avouer que ce cri est passablement... discordant, puisqu'il contient tant de « notes » parasites : 32 pour mille seulement sont dans la gamme lumineuse...

Faut-il rester sous le coup de cette constatation décourageante, et la question de l'éclairage économique est-elle sans issue? Certainement non! Et la preuve, c'est que l'humble ver-luisant l'a résolue à son profit et... de main de maître, si on peut dire! Sans doute son petit phare est bien grêle, mais combien parfait! Pour en juger saisissez la bestiole entre le pouce et l'index : l'appareil lumineux ne vous donne aucune impression de chaleur; examinez sa lumière au spectroscope : toutes les vibrations sont dans la région vert-jaune, la plus favorable pour notre appareil visuel; pas le moindre rayon infra-rouge! C'est ce qui s'appelle du beau travail!... Ah! si ce petit noctiluque pouvait parler, avec quel profit nous nous mettrions à son école!

Puisque le ver-luisant émet des vibrations qu'un corps noir ou coloré produit à peine à 1.000°, et cela sans qu'aucune partie de son corps dépasse 40°, il est hors de doute qu'il n'est pas utopique de chercher à produire directement l'énergie lumineuse (c'est-à-dire des fréquences comprises entre 400 et 800 trillions) sans passer par la chaleur.

Bon nombre de phénomènes connus depuis longtemps semblent d'ailleurs indiquer la voie : quand on brise dans l'obscurité un morceau de sucre, on aperçoit une lueur verdâtre; celle-ci n'est certes pas aveuglante; il faut même y regarder à deux fois pour la reconnaître, mais elle se produit sans dégagement de chaleur et par une voie purement mécanique. Le sulfure de zinc insolé pendant quelques instants brille pendant plusieurs minutes d'un bel éclat vert-jaune, et cela même s'il est maintenu à très basse température. Les rayons X illuminent très vivement les écrans au platincyanure de baryum. Les tubes de Geissler et de Crookes, dont la température atteint rarement 100°, émettent des lueurs parfois très vives, et une multitude de cristaux deviennent éclatants de lumière — et le restent pendant quelque temps — quand ils sont frappés par les rayons cathodiques. Ces phénomènes, dont nous sommes loin d'avoir épuisé la liste, ont reçu le nom de *luminescence*. Plus aucun physicien n'en doute aujourd'hui : c'est sur la luminescence que sera fondé l'éclairage de demain... Je dis « demain », à condition de compter les « jours » en « périodes indéterminées mais très longues », car l'avance est lente et laborieuse...

Il serait injuste pourtant de dire que rien n'a été fait dans cette voie. Signalons quelques tentatives. En 1895, l'Américain Moore se rabattit sur le tube de Geissler : il le fit très simple et très long : un cylindre d'une vingtaine de mètres au moins entourant le plafond de la salle à éclairer; il y laissa des traces d'azote (pour obtenir une lumière jaune d'or) ou d'acide carbonique (s'il désirait une lumière blanche). Sous un courant alternatif à 15.000 volts, il obtint ainsi, sans dépasser une cinquantaine de degrés centigrades, un éclairage admirablement doux et uniforme, avec un rendement en lumière de 2 %. Il atteignait donc d'emblée le résultat que l'incandescence n'avait obtenu qu'après des siècles de perfectionnements.

En 1920, G. Claude (ne pourrai-je donc écrire une seule chronique sans citer cet admirable touche-à-tout!) expérimenta le savoir-faire du néon qu'il venait de retirer de l'air. Il vit ses tubes prendre une féérique couleur de feu. Nous avons tous vu, aujourd'hui, ces serpents de flamme dont les fabricants de réclames lumineuses font leurs choux gras. Les tubes sont extérieurement semblables à ceux de Moore, mais une tension de 2.000 volts est cette fois largement suffisante et le rendement en lumière, sans être brillant dépasse déjà quelque peu celui des meilleures lampes à incandescence... Cette fois, le pion est damé. Mais il ne reste pas moins vrai que cette lumière, si gaie et si douce, est trop rouge pour l'usage quotidien et que la forme, et la longueur de ces tubes ne se prêtent pas à l'usage domestique, car les petits tubes au néon ont malheureusement un rendement très inférieur.

Depuis 1904, l'Américain Cooper Hewitt a eu quelque succès

avec sa lampe à vapeur de mercure (fig. 3), qui est plus pratique parce qu'elle permet une division en foyers lumineux plus restreints.

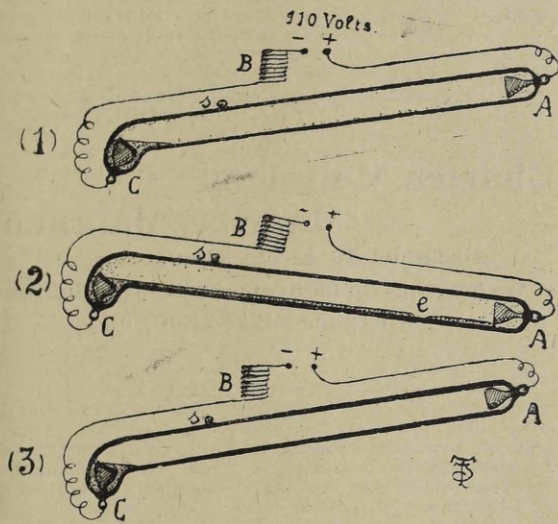


FIG. 3. — LAMPE A VAPEUR DE MERCURE DE COOPER HEWITT. Le tube représenté ci-dessus à trois moments de son emploi est vide d'air et contient, outre deux grandes électrodes en fer A et C une quantité de mercure assez notable accumulée autour de C. Les électrodes sont reliées à une source de courant continu à 110 volts, une bobine B d'un assez grand nombre de tours étant intercalée dans le circuit.

Dans la position de repos (1) aucune lumière ne se produit, même si le circuit est fermé.

On abaisse lentement A (autour du point de suspension s) de manière que le mercure déborde de C vers A : quand le fillet métallique a établi le court-circuit, on abaisse A (2) et le fillet se brise en E où il se produit une étincelle (très vive à cause de la self B intercalée). Aussitôt tout le tube s'illumine d'une belle lumière bleuâtre (3).

Le facteur actif est l'ionisation des vapeurs de mercure amorcée par les rayons ultra-violettes issus de l'étincelle E et entretenue par le rayonnement ultra-violet de la lampe elle-même.

Un tube d'un mètre environ de longueur et de 3 à 4 cm. de diamètre porte de volumineuses électrodes en fer; on y introduit une dizaine de centimètres cubes de mercure, et on scelle le tube, après y avoir fait le vide aussi complet que possible. Les électrodes sont alors reliées aux deux pôles d'une distribution de courant continu à 110 volts. Quoique connecté à la canalisation, le tube ne donne aucune lumière: il doit au préalable être amorcé. Dans ce but, on l'incline de manière à ce qu'un fillet de mercure établisse pendant un instant un court-circuit entre les deux électrodes; un ressort ramène le tube à sa position première et le tube s'illumine vivement en bleu en laissant passer de 3 à 4 ampères.

Voici ce qui s'est passé: A l'endroit où le fillet de mercure se rompt et coupe le courant électrique, il jaillit une brillante étincelle très riche en rayons ultra-violettes: ceux-ci ont la propriété d'ioniser les vapeurs de mercure, c'est-à-dire de cisailier ses atomes en ions, ou fragments chargés d'électricités contraires; ces fragments cheminent rapidement vers les électrodes de polarité opposée et leurs chocs mutuels donnent lieu à de nouvelles lueurs accompagnées de rayons ultra-violettes, qui font naître de nouveaux ions et ainsi de suite. La permanence de l'ionisation et des vibrations de l'éther qui l'accompagnent est ainsi assurée aussi longtemps que les électrodes sont reliées à la distribution électrique.

On constate au spectroscopie que les rayons lumineux émis par cette lampe sont localisés dans trois régions du spectre: le jaune, le vert et le violet dont le mélange forme le bleu. Cette couleur, très admissible pour des ateliers, est détestable pour les salons, car, les rayons rouges faisant totalement défaut, les personnes éclairées par cette lumière blafarde prennent des couleurs cadavériques d'un effet presque effrayant, en tout cas très peu flatteur... Cette conséquence d'ordre esthétique a nuï à la

diffusion de cette lampe, quoiqu'elle soit la plus économique qu'on connaisse, du moins pour les grandes salles.

Dans son fonctionnement, le tube atteint 150°: il rayonne donc des infra-rouges quoique en quantité assez faible; l'ennemi principal de son rendement est, cette fois, l'ultra-violet, extraordinairement abondant, qui se produit aux frais du courant. Le rendement en lumière est de 4 à 5 % de l'énergie électrique fournie.

Et maintenant, ami lecteur, si vous trouvez que ce résultat n'est pas satisfaisant... le concours est ouvert! Et si vous réalisez un rendement ne fût-ce que de 10 %, je vous promets que vous deviendrez milliardaire en peu de mois.

J. TILLIEUX.

Une méconnue: la Pologne

Il y a un avantage très réel, quelque puissent être les autres faits de la cause, dans la récente rupture entre l'Angleterre et le gouvernement russe, ou plutôt (pour parler beaucoup plus correctement) et le gouvernement de la Russie. Et c'est que cette rupture est du moins signifiée à de vrais bolchévistes et non pas à des bolchévistes imaginaires. Je ne suis guère partisan de cette combinaison de couleurs qui mélange ce qui est appelé le Péril rouge avec ce qui devrait s'appeler l'Agitation bleue. En y ajoutant l'ornement blanc on obtient un « trois couleurs » familier; mais je ne suis guère enthousiasmé par cette manière déprimante de célébrer le rouge, le blanc et le bleu. La façon commune, pour ne pas dire vulgaire, de battre la grosse caisse patriotique, à l'effet de couvrir les cris de réformateurs taxés de rebelles m'a toujours paru, et me paraît encore, une entreprise ridicule. Quiconque, que n'importe qui est porté à détester, pour n'importe quelle raison en rapport avec des griefs populaires, peut être appelé bolcheviste. Quiconque n'aime pas que le salaire du pauvre soit violemment baissé par un lock-out est bolcheviste. Quiconque n'aime pas que les classes travailleuses soient réduites en esclavage par un veto ou pesé aux grèves est bolcheviste. Quiconque constate les simples faits évidents de la nature — par exemple que la faim est douloureuse, ou que sir William Joynson-Hicks (notre ministre de l'Intérieur) est absurde, est bolcheviste. Beaucoup est à la fois curieux et condamnable dans ce sauvage abus des mots; mais il est une particularité en l'occurrence qui dépasse tout le reste. Ceux qui parlent ainsi, parlent comme s'il n'y avait pas de vrais bolchévistes dans le monde. Ils emploient le mot comme s'il était sans rapport aucun avec un état de chose réel; comme si un Russe rouge était un monstre fabuleux à n'employer que comme figure de style; une chose dont on ne se sert que pour des comparaisons bizarres, comme un dragon ou une sirène. C'est tout à fait comme si on avait toujours parlé de Bohémiens, simplement dans le sens d'artistes plutôt irresponsables; et comme si on avait complètement oublié qu'il existe réellement un pays appelé Bohême. Ainsi ceux qui parlaient le plus de bolchevisme avaient oublié qu'il existe un pays qu'on peut appeler la Bolchevie. Rompre les relations avec lui n'est peut-être pas un moyen très adéquat de prendre contact. Mais cette rupture servira peut-être à nous rappeler le malheureux peuple qui, lui, est en contact permanent avec lui.

Si les gens se mettent à parler réellement du bolchevisme réel des vrais bolchévistes, le premier point dont il leur faudra se souvenir, est quelque chose qu'ils ont tout à fait oublié. Aucun des

journaux qu'il m'est arrivé de parcourir ne montre qu'ils s'en soient ressouvenu : déjà. Je doute grandement qu'ils aient même jamais pensé à cette chose. Elle s'indique d'un mot et son nom est : POLOGNE.

* * *

Ce qui s'interpose réellement entre nous et le bolchevisme, ce n'est pas ce pauvre cher Monsieur Baldwin; ce n'est même pas la Fédération des Industries britanniques, tellement plus forte et tellement plus bornée que lui. Ce n'est pas une loi idiote pros rivant les grèves. Ce n'est même pas un heureux lock-out pour diminuer les salaires. Ce n'est même pas non plus une rupture diplomatique juste et raisonnable avec l'Etat bolcheviste. Ce n'est rien de tout cela, pour la simple raison qu'aucune de ces choses ne serait du plus petit usage contre une force aussi étrangère, aussi anarchique, aussi immense que cet étonnant mouvement semi-asiatique.

Entre nous et le bolchevisme il y a une armée; ou plutôt une nation en armes. Il y a un peuple, parmi tous les peuples de l'Europe orientale, sur lequel l'Europe occidentale peut vraiment compter. Les autres ont leurs vertus comme les Russes, ils ont leurs droits, comme les Chinois, ils ont leurs revendications et leurs griefs particuliers, comme cent autres groupes humains dans notre monde effarant. Mais ils ne sont pas, et ne seront peut-être jamais, une puissance sur laquelle on puisse tabler de façon permanente pour la protection de la vieille culture chrétienne contre le bolchevisme, ce danger particulier dont on nous rabat les oreilles jour et nuit. Si le bolchevisme constitue réellement un danger de cette importance, si vraiment il nous menace, il n'y a en vérité qu'une protection réelle contre lui, et c'est la Pologne. Et peut-être verrons-nous les temps où le protecteur aura besoin d'être protégé.

* * *

Supposer que pendant la Grande Guerre nous ayons remarqué que certains politiciens voyaient des espions partout, tout en se désintéressant complètement de nos soldats. Supposez qu'ils aient mobilisé tout Londres à la poursuite, dans le Strand, d'un garçon de café allemand, ou qu'ils aient dépensé mille livres sterling en informations au sujet d'un prétendu coiffeur autrichien à Acton. Et supposez que pendant tout ce temps, ils n'aient envoyé aux soldats sur le front ni une livre de nourriture ni un kilo de munitions. Supposez qu'ils aient oublié jusqu'à l'existence même des armées en campagne. Supposez qu'ils aient mis sous les verrous un millier d'employés à Acton suspects d'être des coiffeurs et emprisonné tous les journalistes de Fleet-Street parce qu'ils les croyaient des serveurs allemands. Et supposez encore que, ce faisant, ils n'aient jamais mentionné le nom d'un général anglais, ni se soient souvenus des besoins du moindre soldat anglais. Nous ne ferions certes pas grand cas de ce patriotisme de ces politiciens. Nous n'apprécierions guère leur campagne contre la propagande allemande. Et voilà pourtant comment je me représente la campagne anglaise contre la propagande bolchéviste ! Car nos propagandistes ont oublié complètement l'armée polonaise, qui, seule, a su vaincre le bolchevisme sur les champs de bataille.

La position de la Pologne présente d'autres aspects, mais ce que je viens de dire est primordial, parce qu'il est le plus évident et parce qu'il est le plus méconnu. Demandez à n'importe quel lecteur des journaux anglais, au courant des controverses ayant trait aux affaires continentales, combien de fois on lui sert le mot « Russie » et combien de fois il lui est donné de lire le mot « Pologne ». L'Europe occidentale préfère de beaucoup parler de son ennemi que de son ami, du seul ami qu'elle ait en Europe orientale.

Et quiconque se déclarerait excédé d'entendre parler de la lutte réelle contre le bolchevisme en Pologne, mais vivement

intéressé au contraire par la lutte, irréaliste celle-là, contre le bolchevisme au Parlement de Westminster, est, ou hypocrite, ou singulièrement dépourvu de tout sens historique.

G. K. CHESTERTON.

Charles Maignen : Maurice Maignen, directeur du cercle Montparnasse et les origines du mouvement social catholique en France (1822-1890) (1)

Lorsque j'ai reçu, il y a quelques jours, cet imposant ouvrage de quatorze cents pages, je me suis promis une longue série de belles heures de vacances où, blotti dans quelque coin de campagne, je savourerais et méditerais à petites doses ces souvenirs du noble mouvement d'idées, de propagande, et d'initiatives généreuses qu'illustrent les noms de Maignen, de la Tour du Pin, d'Albert de Mun. Je me rappelais cette page si pleine de fine poésie dans laquelle Sainte-Beuve évoque, avec le regret du critique qu'obsède l'article à faire, le beau temps « où l'on se promenait à l'ombre en lisant, comme ce respectable Hollandais qui ne concevait pas, disait-il, de plus grand bonheur ici-bas, à l'âge de cinquante ans, que de marcher lentement dans une belle campagne, un livre à la main, et en le fermant quelquefois, sans passion, sans désir, tout à la réflexion de la pensée : le temps, où, comme le *Liseur*, de Meissonier, dans la chambre solitaire, un après-midi de dimanche, près de la fenêtre ouverte qu'encadre le chèvrefeuille, on lisait un livre unique et chéri? Heureux âge, où est-il? » (2).

Oui, heureux âge, où est-il? Je comptais sans les exigences de la presse périodique; je ne m'attendais pas à la mise en demeure de l'irrésistible directeur de la *Revue catholique*. Volontiers, je reprendrais à l'adresse des directeurs de revues et de journaux, tout en leur gardant beaucoup de respect et de sympathie, le mot du fabuliste, légèrement retouché : « Cette gent est sans pitié... » ce qui ne m'empêchera pas, d'ailleurs, d'adorer le journalisme. Mais trêve de confessions et venons au fait, c'est-à-dire au livre dont il s'agit de rendre compte aux lecteurs de la *Revue*.

* * *

L'auteur de cet ouvrage, résumant dans son *Introduction* la pensée de celui dont il entreprend de retracer la vie intime et les œuvres extérieures, écrit : « Arracher le peuple à la Révolution qui le trompe, l'exploite et l'asservit; fonder sur les assises des institutions traditionnelles de la France très chrétienne, des institutions nouvelles, animées du même esprit, fidèles aux mêmes principes, telle était la pensée qui dominait en lui toutes les autres. » Dans cette pensée, Maignen se rencontra d'abord, aux environs de sa vingt-cinquième année, avec M. Le Prévost, en qui fermentait l'idée de fonder une congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, société religieuse sous l'habit laïque, vouée spécialement à l'apostolat parmi le monde ouvrier. Avec M. Myionnet et le Père Hello, il allait être un des tout premiers membres et l'un des plus éminents de cette congrégation nouvelle. Plus tard, il devait communier dans la même pensée avec la Tour du Pin, A. de Mun, Léon Harmel et leurs collaborateurs dans l'*Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers*.

Décrire l'existence de Maurice Maignen c'est donc, fatalement, faire revivre toute une période de l'évolution sociale catholique au XIX^e siècle, l'une des plus fécondes, des plus remplies, des

(1) Deux volumes in 8° de 1,354 pages. Luçon, S. Pacteau, 1927.

(2) SAINT-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. IX, article sur la *Physiologie des Ecrivains*, par E. DESCHANEL, 1864.

plus captivantes, des plus fertiles en leçons pour nous. Le présent travail vient ainsi compléter ceux dont nous avons parlé récemment, celui de M. Fontanille sur Albert de Mun, celui de Rivain sur la Tour du Pin, et bientôt le R. P. Guittou, en nous livrant une étude définitive sur Léon Harmel, projettera une nouvelle lumière sur cette pléiade de grands réformateurs sociaux.

Le moment est propice à de telles synthèses, car, ainsi que le note encore l'auteur, la fièvre des polémiques suscitées par les doctrines et les initiatives du groupe dont faisait partie Maignen, est aujourd'hui tombée. La guerre et l'après-guerre ont dissipé bien des nuées et nous ont affranchi de multiples idéologies; nous sommes tout prêts à accueillir des idées qui paraissaient téméraires, voire chimériques, il y a trente ans.

* * *

Maurice Maignen est né et a grandi au milieu du Paris populaire. Son enfance et sa jeunesse connurent les difficultés matérielles; bien qu'il ait fait sa première communion, il ne goûta pas au foyer domestique les douces joies de la ferveur chrétienne. C'est grâce à la Société de Saint-Vincent de Paul, qu'Ozanam et ses amis venaient de fonder, qu'il se trouva providentiellement mis en rapport avec cet homme extraordinaire qu'était M. Le Prévost. Au contact de ce mystique, sa foi se ranima et s'éclaira, le zèle s'empara de sa jeune âme ouverte aux nobles aspirations, il fut conquis à Dieu, et ne rêva plus que de faire partager aux humbles le trésor qu'il portait en lui. M. Le Prévost, dont l'empreinte fut profonde sur Maignen, lui enseigna aussi la manière de s'y prendre dans ses rapports avec les ouvriers: « Parler au cœur, tel était le conseil que donnait surtout M. Le Prévost, et où lui-même excellait. Pour aller au cœur, il faut que ce soit le cœur même qui parle. Comme c'était la grande puissance de M. Le Prévost, dont le corps était frêle et la voix peu étendue, il ne comprenait pas qu'on usât d'autre moyen pour persuader. Combien de fois a-t-il insisté auprès de moi en ce sens, quand je me jetai dans le mouvement extérieur des œuvres. « Allez donc au cœur de vos enfants, de vos ouvriers! Vous vous épuisez en moyens matériels; allez-y plus simplement. C'est le cœur qu'il faut viser. Quand vous aurez gagné leur cœur, vous aurez bientôt tout obtenu. (1) »

Que de richesses il y aurait à glaner dans les lettres échangées entre Le Prévost et Maignen! Quel réconfort on éprouve à les lire! Et comme on aime à suivre ces deux amis dans leurs promenades autour de Paris, dans leurs lectures, dans leurs entretiens; on ne saurait fréquenter de telles âmes sans se sentir meilleur. Vraiment oui « l'amitié est un commerce pour s'aider à mieux jouir de Dieu (2). » Non point qu'elle fût exempte de tribulations, cette union de deux âmes éprises de Dieu; elle passa par l'épreuve des pénibles malentendus, des douloureux froissements, elle en sortit épurée et surnaturalisée.

* * *

Le 3 octobre 1846, MM. Le Prévost, Myionnet et Maignen étaient réunis, sous le toit d'une modeste maison de la rue du Regard. La vie de communauté commençait entre eux et c'est de là que ces « sauveurs du peuple » allaient prendre leur essor à travers Paris. Bientôt, la maison de la rue du Regard demeurant la maison d'œuvres, une habitation de la rue de Grenelle devenait le siège de la congrégation. L'œuvre des patronages surmontait l'apostolat parmi les apprentis devant, au début, absorber Maignen. Ces chers apprentis si délaissés, il les connaissait de longue date; pour eux, il s'ingénierait en inventions de toute sorte et, certes, en lisant les chapitres consacrés à la maison de Nazareth comme au cercle Montparnasse, nous nous disions que nos modernes *Jocistes* glaneraient dans ces souvenirs bien des éléments précieux.

Tandis qu'il se donnait corps et âme au cercle Montparnasse, des relations s'établirent entre fondateurs d'œuvres ouvrières, le champ d'action de Maignen s'en trouva élargi, en attendant qu'au lendemain de 1870, en pleine maturité intellectuelle et spirituelle, le Frère de Saint-Vincent de Paul fût providentiellement amené à décider de la vocation sociale qui travaillait sou-

dement l'âme de deux jeunes officiers revenus des géôles allemandes, A. de Mun et La Tour du Pin. Comment cela se fit, on l'a trop souvent conté pour qu'il faille s'y arrêter encore. Désormais, l'œuvre des *Cercles catholiques d'ouvriers* va devenir le prolongement des œuvres de jeunesse où s'est dépensé jusqu'ici le zèle de Maignen. Il participera à ses tâtonnements, à ses efforts, à ses triomphes et à ses revers, il prendra une part active aux discussions passionnées que l'œuvre n'évitera pas, aux dissensions où elle sombrera.

Au point de vue de l'histoire des doctrines sociales catholiques, ceci constitue certainement la partie la plus attachante de l'ouvrage qui nous est présenté.

* * *

Tous les promoteurs de l'œuvre des cercles aspiraient à restaurer un ordre social chrétien et particulièrement à donner, dans l'édifice, une place d'honneur à la corporation professionnelle. Mais quand il s'agissait de préciser le détail de l'architecture, de prévoir les moyens de réalisation, de relier l'état actuel à l'état futur, des divergences se manifestaient; elles s'accrochèrent au cours des années et compromirent gravement le succès que tant de généreux efforts méritaient si bien. Le problème des relations entre la corporation et l'usine, entre la corporation et la liberté du travail, entre la corporation et le syndicat mettait aux prises les tenants de systèmes rigoureusement arrêtés comme étaient La Tour du Pin d'une part, et Léon Harmel d'autre part, et les réalisateurs plus enclins aux compromis comme A. de Mun, tandis que les fidèles de la liberté économique trouvaient dans le Belge, Charles Périn — dont le discours de Chartres avait fait époque — leur porte-parole le plus autorisé, si bien que le catholicisme belge s'identifia avec le libéralisme économique dans l'esprit des dirigeants de l'œuvre des cercles. — Hélas! il faut bien avouer que, jusqu'aux Congrès de Liège, la Belgique demeura l'une des citadelles du manchestérianisme en Europe!

Au milieu de ce chaos qui s'aggravait de jour en jour, Maignen, en même temps qu'il s'efforçait de constituer des associations professionnelles, échangeait avec A. de Mun de longues lettres où il s'attachait à maintenir à l'œuvre le caractère qui lui paraissait essentiel: « L'œuvre, disait-il, a été fondée pour la régénération commune des classes supérieures et des classes ouvrières, par leur retour aux vraies doctrines et à la pratique de la foi catholique. Ce n'est point une institution humaine, sociale et politique; c'est bien plus que cela: c'est une œuvre divine, c'est-à-dire apostolique, et c'est à ce titre seulement qu'elle a été bénie et encouragée par le Saint-Siège. (1) » Et A. de Mun en tombait d'accord. — Il gémissait, lui aussi, de voir la place exorbitante faite à l'idéologie, aux plans de restauration sociale intégrale: « La théorie, la spéculation, le système économique, la définition doctrinale ont fait des ravages parmi nous, écrivait-il. Ce n'est pas cela que nous avons vu quand l'œuvre s'est fondée; nous avions une idée: la guerre à la Révolution, au nom de Jésus-Christ, au nom de l'Église infaillible, et, avec cette idée, nous avions un grand amour qui nous brûlait le cœur, un grand enthousiasme qui nous dévorait l'âme: l'amour de Dieu, l'enthousiasme pour son service, l'amour de la patrie, l'enthousiasme pour ses grandeurs, enfin l'amour vrai, généreux, instinctif du peuple, de l'ouvrier, l'enthousiasme de nous dévouer à lui. Notre science était là: et je me dis que, si c'était peu de chose, avec cela nous avons fait de grandes choses (1). » Pour Maignen, La Tour du Pin versait trop dans la théorie pure et Harmel avait le tort de ne pas se cantonner dans la réforme de l'usine (2).

À travers la correspondance de ce temps résonne la plainte de ces deux grandes âmes — Maignen, A. de Mun — douloureusement émus au spectacle des dissentiments qui compromettaient l'œuvre où ils avaient mis sans compter le meilleur d'eux-mêmes.

Aux réunions de comités, aux congrès, les systèmes se heurtaient. Ajoutez que A. de Mun était de plus en plus absorbé par la vie parlementaire où la discussion des lois ouvrières, telle que la loi sur les syndicats professionnels, réclamait son intervention constante; en outre, les assauts du laïcisme se multipliaient et le

(1) I, 668.

(1) I, pp. 656, 657.

(2) II, p. 1066. L'auteur de l'ouvrage pense que L. HARMEL a fait pénétrer, en France le programme des démocrates chrétiens de Belgique. V. II, p. 689.

(1) I, p. 27.

(2) BOSSUET.

député du Morbihan mettait une bonne part de son énergie à tenter l'organisation d'un parti catholique capable de soutenir le choc des loges. La question de la participation aux fêtes qui devaient célébrer le centenaire de 1789 — participation à laquelle Maignen refusait catégoriquement son adhésion — aviva encore les mésintelligences au sein de l'œuvre des cercles. Le bruit de la candidature du comte de Mun à l'Académie française souleva les protestations de Maignen, qui ne consentait pas à voir le chevalier du Syllabus siéger au « foyer du catholicisme libéral (1) ». Le R. P. du Lac, qui succédait au R. P. Alet comme aumônier du comité de l'œuvre, employa en vain sa diplomatie consommée à rétablir l'entente. C'en était fait. Le rêve d'une vaste action commune gisait, comme un grand oiseau blessé en plein vol et qui ne peut plus que se traîner en attendant la mort!

* * *

De cette lamentable décadence d'une œuvre glorieuse, des leçons se dégagent dont nous devons faire notre profit :

Sans négliger l'étude, sans minimiser le rôle des spéculations scientifiques, souvenons-nous toujours que le pur dévouement est le premier mobile des œuvres sociales, faisons le plus grand cas de l'expérience des hommes et des choses et de cette faculté de discernement, de ce sens pratique, de cette intuition des besoins et des possibilités qui ne s'acquièrent point entre les quatre murs d'un cabinet de travail et que les plus belles théories du monde sont impuissantes à suppléer.

Tout en poursuivant la mise au point des solutions d'ensemble, ayons la modestie de trancher les questions au fur et à mesure qu'elles s'imposent; ne nous imaginons pas qu'un état social où nous voyons notre idéal peut se réaliser d'un coup, résignons-nous aux à peu-près d'une longue préparation, utilisant les moyens imparfaits que la Providence met à notre disposition, convaincus que nous-mêmes sommes loin d'atteindre à la perfection.

* * *

La dernière partie de l'ouvrage nous introduit dans la vie intime — vie de famille, vie de patronage — de M. Maignen; puis, plus avant encore, dans la vie intérieure de cet homme de Dieu.

(1) II, p. 1045.

Grande joie de le voir au milieu de ses apprentis, incomparable école pour les directeurs de jeunesse ouvrière, que les instructions tombées de sa plume!

Mais captivants en tous sont les chapitres intitulés : « la Recherche du trésor caché, la Drachme retrouvée, la Retraite de trente jours, l'Oraison continuelle ». C'est toute l'histoire du progrès de Maignen, accablé d'œuvres extérieures, dans la voie royale de la vie intérieure. Lettres, notes de retraite ont permis de reconstituer cette histoire. Associer à la vie la plus active la vie intérieure la plus intense : voilà le problème dont la solution le préoccupe à chaque instant : « Tant que nos œuvres ne vivront que de mouvement et d'agitation, écrit-il, qu'au lieu de nous apporter la substance spirituelle pour la nourriture de nos âmes, elles nous la déroberont, nous aurons lieu de douter de l'avenir(1) ». Cette union perpétuelle à Dieu, qui est la drachme perdue de l'Évangile, Maignen la retrouvera et son expérience apprendra à beaucoup d'autres, errant en quête du même bien, où il est et comment on s'en assure la possession définitive.

Telle fut cette âme d'élite, tout en amour, puisqu'il disait de lui-même : « Je n'ai jamais été de ceux qui marchent par suite du raisonnement, mais par l'effet du sentiment... ma nature est surtout aimante. »

« M. Le Prévost m'a décidé à revenir à Dieu par le motif de l'amour divin (2) ». Depuis cette époque lointaine, il avait beaucoup agi, beaucoup écrit, beaucoup prié, il était parvenu à pénétrer toute sa vie de cet « esprit de saint François de Sales », dont il avait le culte et qu'il paraphrasait dans une allocution intime à la petite communauté de Nazareth, quelque temps avant sa mort : « Saint François de Sales attache peu de prix à la méditation qui tourne à la dissertation ou au discours réfléchi; l'oraison qu'il préfère est l'état de l'âme qui se recueille en la présence de Dieu, puis, facilement ensuite s'élève à l'union avec Dieu, cela sans recherche voulue, sans effort de raisonnement et de paroles, mais en s'abandonnant, en goûtant dans le silence intérieur, la douceur de cette présence; pour tout dire, en aimant (3). »

Ce sont ces âmes aimantes qui ravissent le ciel et qui font la conquête de la terre.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

(1) II, pp. 1248.

(2) II, p. 1284.

(3) II, p. 1357.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Baius et le Baianisme

Je connais peu de livres d'une lecture aussi attachante, aussi passionnante que celle de l'ouvrage publié sous ce titre, dans la collection du *Museum lessianum*, par le R. P. F.-X. Jansen, professeur au *Collegium maximum* de la Compagnie de Jésus.

Il emprunte d'abord l'attrait piquant de l'actualité à la célébration du V^e centenaire de l'Université de Louvain dont il évoque un des noms les plus fameux, une des plus curieuses figures. Michel de Bay, né en 1513, mort en 1589, y occupa pendant près de quarante ans une chaire royale de théologie et remplit tellement Louvain et son *hinterland* de la renommée de son enseignement et du bruit de ses controverses que la vie universitaire semble, pendant un quart de siècle au moins, graviter autour de lui. Son histoire s'identifie presque à celle de la Faculté de théologie, à cette brillante époque du milieu du XVI^e siècle où l'Université brabançonne, rivalisant avec celle de Paris, richement dotée par Charles-Quint et Philippe II, regorgeant de milliers d'élèves accourus de partout, monte au zénith et fait surtout resplendir de tout son éclat la science théologique, reine et maîtresse de toutes les disciplines, centre radieux d'une admirable constellation.

Baius excite encore notre plus vif intérêt, parce que ce professeur éloquent, ce novateur, cet initiateur d'une révolution religieuse qui devait avoir les plus désastreuses conséquences, ce théologien qui devait jouer un rôle immense et funeste, nous appartient par sa naissance, par sa culture; il n'est pas une de nos gloires, comme le proclamait avec une naïve assurance un de nos ministres dans une solennité académique, mais le maître hennuyer, le maître athois — puisqu'il est né à Melin, près d'Ath — est, sans contredit, une de nos plus retentissantes célébrités, une de celles qu'il y a honte pour des Belges à reléguer dans l'oubli.

Il faut savoir gré au R. P. Jansen d'avoir enrichi notre galerie nationale d'un portrait exécuté avec un art savant qui nous retrace l'homme et ses idées. A l'entendre, ce tableau n'est qu'une esquisse qui appelle encore son achèvement. A contempler son œuvre, il apparaît que pas un trait essentiel n'y manque, elle nous livre Baius tout entier jusqu'au tréfonds. L'homme et le penseur sont inséparables; l'homme qui teint ses idées de la couleur de son esprit et les modèle sur son caractère, le penseur hardi, puissant, infatué de lui-même, augustinien fanatique, s'adjugeant l'infailibilité qu'il refuse au Pape, esprit rectiligne et buté, par un singulier mélange, hérétique et croyant, que sa piété et ses vertus sacerdotales ont sauvé de la révolte et de l'endurcissement dans l'erreur.

Voilà un livre de haute vulgarisation scientifique, écrit avec

clarté et avec verve, qui aurait fait les délices des laïcs cultivés au beau temps où Mme de Sévigné dévorait les ouvrages de saint Augustin dans la langue originale, où les gens du monde, passionnés pour le problème de la grâce, se jetaient avec avidité sur les Controverses de Bellarmin. Et pourquoi donc ce temps ne reviendrait-il pas? Ou est-il donc arrêté que seuls le sport, l'agio, le cinéma et l'auto absorbent désormais toutes nos puissances intellectuelles? Est-ce que la génération montante, lassée de la logomachie politique enne, n'est pas curieuse du contenu de la religion et désireuse de s'en instruire à fond?

Est-ce qu'il y a d'ailleurs une histoire plus mouvementée, plus vivante que celle des idées religieuses?

Qui ne connaît le Jansénisme, à la fois école, parti, église, ne fût-ce que par le *Port-Royal* de Sainte-Beuve? Il a rempli la seconde moitié du XVI^e siècle, le XVII^e et le XVIII^e, il a infecté la Belgique, la France, la Hollande, il a fallu Pie X pour en extirper chez nous les dernières racines et l'Église janséniste de Hollande est encore debout avec ses trois évêques schismatiques. Or, ce redoutable jansénisme, l'un des facteurs de la Révolution française et l'un des plus terribles dissolvants de la vie chrétienne, d'où donc est-il issu? Son berceau est la faculté de Théologie de Louvain et c'est Baius qui en fut le précurseur. Il a pondu l'œuf d'où il est éclos.

N'en voilà-t-il pas assez pour justifier l'évocation d'un tel homme, l'analyse approfondie de son système théologique, la recherche de la genèse et du développement de ses idées?

Le R. P. Jansen a l'incontestable mérite d'avoir renouvelé ce sujet par une mise au point définitive. Il l'a creusé si avant par des investigations érudites dont témoignent assez quarante pages de notes en petit texte — à tort reléguées à l'arrière du volume — par la dissection impitoyable des conceptions baiianistes, qu'il en a dégagé un ensemble ferme et cohérent.

Ce qu'il a bien vu et fait voir, c'est que la théologie de Baius n'est pas une métaphysique mais une anthropologie qu'il a tirée, sous l'influence au moins indirecte du protestantisme, des œuvres du grand évêque d'Hippone interprétées par le plus étroit fanatisme.

Il semble que sa première inspiration fut bonne, elle le poussait à descendre dans l'arène des controverses contre Luther et Calvin, où Louvain s'était signalée avec tant d'éclat, pour les battre avec leurs propres armes, en leur empruntant leur méthode. Rompant avec le passé, avec la philosophie aristotélicienne baptisée par saint Thomas, avec la scolastique, avec la tradition, même avec le magistère de l'Église, faisant table rase de cet immense travail accumulé pendant des siècles, il prétendit ne s'en rapporter qu'à l'Écriture, aux Pères les plus anciens et ne jura plus que sur la parole du maître unique, saint Augustin.

Comme Marsile Ficin, à la Renaissance italienne, platonisait à outrance, jusqu'à retrouver toute la Révélation chrétienne en Platon, Michel de Bay s'abîma dans le Platon chrétien, qu'il possédait comme personne, qu'il avait lu neuf fois en entier, et n fit sortir, par un littéralisme féroce appliqué aux sentences les plus hyperboliques, un système anthropologique bizarrement apparenté aux idées protestantes, et par là un christianisme bâtarde.

* * *

Il est parti d'un fait : l'état misérable de l'homme, sujet à la souffrance, à la mort, enclin au mal et il a conclu que Dieu ne pouvait avoir jeté cet être manqué sur la terre. Il a vu l'homme sorti des mains du Créateur, un demi-dieu, un ange plutôt qu'un homme, impassible, immortel et dans la splendeur morale de l'intégrité. Il a vu dans ces prérogatives préternaturelles un dû exigible par l'état normal de notre nature et, une fois l'homme conçu sur ce plan de la vision béatifique, investi de ces perfections, il n'a plus voulu démordre de cet optimisme dans la psychologie de l'homme innocent. Il est le Pélagus du Paradis terrestre, a-t-on dit. Par contre, l'être humain tombé lui est apparu comme un monstre, corrompu dans son essence, souillé par le venin de la concupiscence qui est le péché d'origine, ne retenant plus qu'une ombre de liberté, l'affranchissement de la contrainte extérieure, mais non l'immunité de la nécessité interne, fatalement voué au mal, viciant tous ses actes, sans fin naturelle, sans morale naturelle, à ce point taré que les vertus des païens, la chasteté de Lucrèce et l'héroïsme de Régulus, sont des vices. Et une fois posé ce pessimisme dans la psycho-

logie de l'homme déchu, il n'a plus voulu démordre de la conception de ce démon humain.

Implacable logique : l'homme tombé est un être tronqué, mutilé, puisqu'il est destitué des prérogatives que réclame son état normal pour s'épanouir dans la perfection de sa nature.

Baius a toujours confondu le fait primitif et le droit, l'originel et le naturel, absorbé la nature dans le surnaturel. Et comme il était un esprit à œillères, à la vision unilatérale, un de ces hallucinés qui s'enferment pour toujours dans leur chimère, il n'a pas cessé de voir tout cela dans saint Augustin avec une désespérante fixité.

Il sera intrépidement paradoxal, au point d'admettre le péché sans volontaire, jusqu'à condamner au feu éternel les enfants morts sans baptême puisque personnellement coupables de la faute originelle!

Et le R. P. Jansen, dans une de ses pages les plus vigoureuses, nous montrera le théologien sans entrailles, esclave d'Augustin, confondu par le beau génie mélancolique de Virgile qui a versé des larmes discrètes sur le précoce destin des morts-nés.

C'est d'ailleurs un trait frappant du baianisme que son piétisme étroit, intransigent et farouche, caractérisé par ce que l'auteur appelle si bien « l'antihumanisme » de Baius, conséquent avec lui-même, lorsqu'il enveloppe dans un mépris transcendant tous les représentants de la pensée antique pour « déshelléniser » le christianisme, l'épurer de tout alliage aristotélicien, dissocier foi et raison, nature et grâce et nous faire un christianisme fruste et rabougri. Il est de ceux qui feraient taire toutes les voix humaines les plus harmonieuses et les plus éloquentes pour ne pas étouffer « les clochettes d'Aaron », suivant le mot de Baxter.

* * *

Que devient dans le baianisme l'homme racheté?

Pour aller droit au cœur de la question, dans ce qu'elle a de plus pathétique, est-ce que Dieu veut d'une volonté vraie, sérieuse, efficace sauver cet être déchu, nous sauver tous tant que nous sommes? Est-ce que Dieu est prêt à nous relever de notre déchéance, à nous affranchir du mal qui nous étroit, à briser nos chaînes, à nous guérir et à nous réhabiliter? Est-ce que Dieu veut par sa grâce nous racheter et nous refaire? Encore une fois a-t-il pour moi, serf du péché, damné en principe, la volonté de m'arracher à la damnation? C'est la question, l'unique, celle que doit se poser tout homme?

Eh bien! il faut le reconnaître : à cette question pleine de larmes et d'angoisses, il n'y a pas de réponse chez Baius qui engendra Jansénius, pas de réponse qui satisfasse l'âme humaine, il n'y a qu'une réponse de mort, commencée par le premier, achevée par le second.

A cet homme uniquement orienté vers le mal, qui ne respire plus que le péché, qui a besoin d'être refait par le Sauveur, Baius refuse le moyen nécessaire de salut, la grâce suffisante. Il nie catégoriquement qu'elle soit offerte à tous, réserve aux seuls prédestinés le fruit de la rédemption, le secours d'une grâce efficace, irrésistible; il admet froidement cette cruauté énorme qu'une loi divine grave puisse d'urgence s'imposer à l'homme et cependant dépasser les forces actuelles de sa bonne volonté. N'est-ce pas aboutir au dogme de fer du Jansénisme qui ne se différencie guère du système désespéré de Calvin : des hommes prédestinés à la réprobation sans fin par un décret éternel, avant toute prévision de leurs démérites, puisqu'ils sont arbitrairement forclos du privilège de la grâce qui est de nécessité absolue pour le salut?

Le R. P. Jansen l'a marqué avec une parfaite précision : là est le point d'insertion du Jansénisme dans le Baianisme. Baius, qui n'a fait qu'une anthropologie, ne s'est pas élevé jusqu'à la considération des desseins divins, comme Jansénius et Calvin, mais en frappant l'homme de l'incapacité de se sauver par le refus de la grâce suffisante il ouvre la voie à l'effroyable prédestination qui prélève sur l'humanité, préalablement à toute prévision, un certain nombre de damnés à jeter dans le brasier de Moloch.

Cette horreur théologique n'est pas dans Baius, elle est située dans l'axe prolongé de son système. Il suffit bien qu'il ait annoncée, préparée, pour qu'une part de malédiction pèse sur sa mémoire.

Le savant maître lovaniste ne s'est pas penché sur l'épaule du Maître, il n'a pas senti les pulsations de son cœur, il n'a pas connu le Cœur de Jésus. Vers l'époque où il enseignait — il est mort en 1566 — vivait au monastère de Liessies, le vénérable Louis Blois,

abbé, un précurseur de sainte Marguerite-Marie, imprégné de la doctrine de sainte Gertrude, éclairé sur les abîmes de miséricorde où Dieu s'est jeté pour nous. Le moine bénédictin aurait appris à l'illustre docteur, doyen de la Collégiale Saint-Pierre, doyen de la Faculté de théologie, chancelier de l'Université, la volonté salvifique de Dieu, embrassant toute l'humanité, les païens de tous les temps, Juifs, infidèles, hérétiques, n'excluant pas une âme, pas une seule des effusions de son amour, du bénéfice de sa rédemption et assurant à chacune le moyen de salut par l'illumination et l'inspiration d'une grâce à laquelle il lui suffit de prêter son libre concours pour la rendre efficace par l'admirable synergie de l'action divine et de la bonne volonté humaine.

Grand docteur, vous n'avez pas été à l'école du Cœur de Jésus. Vous n'avez fréquenté que l'école de saint Augustin, vous avez lu neuf fois son œuvre immense et trente-six fois les parties concernant la grâce, mais, en vous accrochant avec passion, avec une fureur de logique entêtée à quelques sentences oratoires, vous l'avez faussé et défiguré le beau et grand génie.

C'est ce que le R. P. Jansen tout le long de son étude qui parcourt tous les aspects de la théologie de Baius a parfaitement mis en lumière, redressant les interprétations fallacieuses, les détorsions innombrables, restituant la vraie pensée de l'évêque d'Hippo, qui n'a pas construit une somme théologique à la manière de saint Thomas, mais qui, bataillant continuellement contre les Manichéens les P. Iagiens, les Donatistes s'exposa inévitablement aux hardiesses, voire aux exagérations verbales de la polémique.

* * *

C'est de la sorte, en abusant étrangement de l'Augustinisme que Baius a désorganisé le système catholique de la justification tel qu'il a été arrêté par le Concile de Trente. Il condamne la crainte servile de l'enfer, qui est le premier échelon, la première étape de l'itinéraire du pécheur transféré du péché à l'amitié de Dieu. Il a sur la rémission du péché une théorie vague, plutôt juridique que réaliste, qui voisine avec la non-imputation de Luther. Il professe sur la grâce sanctifiante une étrange opinion, son nominalisme n'y reconnaît pas une forme déifiante infuse, une qualité permanente, un *habitus*, mais je ne sais quel mouvement transitoire produit par l'Esprit-Saint. Il confond la charité avec la bonne volonté et ne la fait consister, d'après son système légaliste, que dans l'observation de la loi.

Par une analyse pénétrante qui ne laisse rien dans l'ombre, l'auteur signale et réfute toutes les aberrations et toutes les contradictions dont fourmillent les Opuscules baianistes.

Michel de Bay n'aimait pas les Jésuites qui ne gardaient pas le silence dans les ardues discussions que soulevaient les leçons et les écrits du professeur lovaniste, mais le harcelèrent de leurs attaques, Bellarmin en tête, et ne furent certes pas étrangers aux condamnations qui l'atteignirent. La critique du R. P. Jansen, arbitre impartial de ces débats, toujours élégante et modérée par le ton, autant qu'elle est vigoureuse et incisive par les idées, aurait, peut-être, dessillé les yeux du maître hennuyer.

Il fut envoyé au Concile de Trente avec Léonard Hessels et Ruard Tapper, mais n'y joua qu'un rôle effacé et n'en revint pas assagi comme l'avait escompté le cardinal Granvelle. La lutte reprit et Pie V fut forcé d'intervenir, en 1567, par la condamnation de septante-neuf propositions extraites des ouvrages de Baius, mais usant de ménagements, qui attestent la haute situation dont jouissait le professeur de l'*Alma Mater*, son nom ne fut pas cité dans la bulle *Ex omnibus* qui le frappait personnellement. A la suite d'un nouvel exafien sollicité par Baius lui-même, la condamnation fut ratifiée, elle amena la soumission que l'on crut sincère du théologien qui fut, en 1575, élu chancelier de l'Université et du même coup Inquisiteur pour le Brabant. Ses bouillants partisans se démenèrent encore et provoquèrent par leurs réclamations une seconde bulle publiée par Grégoire XIII, le 29 janvier 1575, pour dissiper l'équivoque ingénieusement créée par le déplacement d'une virgule, la célèbre *comma pianum*, la virgule de Pie V.

Le P. Tolet qui porta la bulle à Baius attesta la parfaite soumission du chancelier *Nit Baius doctus, nil humilior*. Rien de plus savant, rien de plus humble que Baius.

Cette attitude lui valut un bref laudatif de Grégoire XIII, du 15 juin 1580. Neuf ans plus tard, âgé de 77 ans, Michel de Bay mourait dans la paix du Seigneur. Mais le baianisme ne mourut pas avec lui, il survécut au maître, il parvint à maturité et ce fruit

pestilentiel fut le Jansénisme. L'*Augustinus* devait d'abord s'appeler *Aplogia Baii*. Terrible exemple des égarements de l'esprit infatué de lui-même et aveuglé par l'idolâtrie d'un maître.

Je promets aux lecteurs de *Baius* et le *Baianisme*, un régal intellectuel d'une rare saveur.

J. SCHYRGENS.

La Religion de Genève

Ulysse — qui cache, dit-on, un diplomate fort connu — tient toutes les semaines de spirituels propos diplomatiques dans le Figaro.

Nous reproduisons ci-dessous l'essentiel de son dernier article, intitulé « La Religion de Genève ». Nul doute que l'auteur ne pousse bien les choses au noir, mais sa « charge », pour exagérée qu'elle soit, met bien en évidence le côté dangereux de la S. D. N. que tout ce qui se fait de bien et d'utile à Genève ne doit pas empêcher de voir.

.... je priais mon interlocuteur (un simple attaché, trop jeune pour connaître l'art de feindre, et d'autant plus près de la vérité qu'il est plus loin des grandeurs) de me donner son sentiment sur le plus grave de tous les problèmes qui se dressent devant le monde anxieux, le problème de la sécurité.

— La sécurité! c'est à trembler, ou à pouffer. La S. D. N. traitera la guerre comme elle a traité la polygamie.

— Mais, ne l'a-t-elle pas supprimée, comme elle supprime tous les maux qui affligent l'humanité?

— Oui, en principe, Genève a condamné la polygamie. C'est la thèse. L'hypothèse, c'est de la tolérer en fait. Et, la synthèse, c'est de nommer des inspecteurs et des inspectrices des harems, avec frais de voyage et indemnités diverses payables en francs suisses. Cela a l'avantage de créer quelques postes nouveaux et de permettre à une partie de ceux qui se sacrifient au salut du monde de faire sa connaissance en le parcourant.

— Je ne puis croire, objectai-je, que tel ait été l'unique motif de cette innovation.

— En effet, il fallait aussi concilier le respect antérieur des principes et la soumission effective aux contingences. Ne perdez pas de vue que la S. D. N. étant un Club international, et le plus ouvert de tous les clubs, puisque son rêve est de réunir le monde entier, nous ne devons pas décourager les candidats. C'est à quoi nous nous fussions exposés en ne tenant pas compte des habitudes des États musulmans qui en sont déjà membres ou qui aspirent à le devenir.

— Mais je ne vois pas quel rapport il y a entre la polygamie et la guerre, si ce n'est que ce sont deux fléaux que la Société des Nations se doit d'abolir.

— Ou d'entretenir, comme ils nous entretiennent. Nous leur devons tout, à ces fléaux bienfaisants. Le jour où elle aurait atteint son idéal, la S. D. N. n'aurait plus de raison d'être. Si elle méritait son nom, elle n'aurait plus rien à faire. En attendant, nous traitons la polygamie et la guerre par la même méthode. Quand éclatera la conflagration mondiale ou, plutôt, interplanétaire, car le progrès n'est pas un vain mot, nous nous conformerons aux précédents. En quoi nous serons dignes de la vieille diplomatie, qui vivait de précédents plus que d'idées. Nous ouvrirons une enquête et nos délégués inspecteront les causes de guerre, comme ils inspectent les harems, mais ils ne les supprimeront pas. Ils en inspecteront même les effets, de loin, c'est-à-dire au front, ce qui aura de l'allure et du confort puisque, grâce aux gaz asphyxiants, dont, ainsi qu'il convient, nous délibérons également depuis des années sans les supprimer, c'est l'arrière qui trinquera pendant la prochaine dernière guerre.

— La conférence du désarmement n'a donc pas abouti?

— Mais si. Elle a atteint son but, qui est le but essentiel de la S. D. N., c'est-à-dire le renversement des rôles entre la France et l'Allemagne. La France, par l'organe de M. Paul-Boncour, a accepté le contrôle de son désarmement, tandis que l'Allemagne a revendiqué la liberté de ses armements. Il reste encore à démontrer que c'est la France qui est responsable de la guerre et que l'Allemagne a été envahie par la Belgique. On s'en occupe.

— C'est le passé. Contemplons l'avenir. Il est serein. Vous ne contesterez pas que la S. D. N. tue les germes de guerre et les exposant au grand jour de la conscience universelle. Ne sont-ils pas comme ces bactéries qui ne supportent pas la lumière et ne prolifèrent que dans les ténèbres?

— Profonde erreur. D'abord, la conscience universelle, ça se fabrique. Question de presse et, par conséquent, article de Berlin, où la presse est mieux usinée et caporalisée que partout ailleurs. Quant à la publicité, c'est le plus grand danger de guerre, parce qu'elle engage l'amour-propre dont Nietzsche a dit qu'il grandit par ses blessures. C'est la seule parole allemande que la S. D. N. aurait dû prendre au sérieux. La publicité envenime les moindres querelles dont elle fait des conflits de prestige. C'est pourquoi les affaires sérieuses n'ont chance d'être réglées que si Genève ne s'en mêle pas; hier Corfou, aujourd'hui Tirana.

— Vous ne prétendez pas cependant que la S. D. N. ne sert qu'à entretenir un nombreux clergé qui berce le monde dans l'illusion du salut temporel par la paix éternelle?

— Mais non. La S. D. N. est indispensable. Elle l'est à la réhabilitation et au relèvement de l'Allemagne. En l'y admettant sur le pied d'une égalité qui, pour elle, est une étape vers l'hégémonie, les alliés ont abdiqué leur victoire et préparé sa revanche. Chaque session lui assure un avantage nouveau : suppression de contrôle, allègement de l'occupation rhénane, hier encore, évacuation de la Sarre par les troupes françaises. Cette fois, ce sera un arrangement pour les fortifications orientales. Et, de nouveau, nos grands hommes entonneront le poëan. Ils ont la capitulation triomphante. C'est en quoi ils sont plus forts que Talleyrand, à qui, trop modestes, ils se comparent. C'est Lannes, à moins que ce ne soit Murat, qui disait : « Si, pendant que M. de Talleyrand parlait, son derrière venait à recevoir un coup de pied, son visage ne bougerait pas. » En pareille occurrence, le visage de nos grands hommes exprime la béatitude, afin de mieux montrer le « vrai visage » de la France.

— Serait-ce sganarellisme politique ou goût pervers de l'ennemi?

— Non, c'est de la sainteté. La S. D. N. est une religion, puisqu'elle a ses dogmes, ses prébendes, ses pontifes qui, au besoin, sont des ascètes, puisqu'ils goûtent la volupté de la souffrance. Et, même en admettant qu'ils ne soient attachés au sanctuaire que par le casuel, la S. D. N. reste une religion, au sens où l'entendaient deux esprits très différents, Karl Marx, qui la définit l'opinion du peuple, et Renan, pour qui elle est une imposture nécessaire.

Les Fakirs indiens

Dans le dernier numéro de la *Revue hebdomadaire* M. Paul Heuzé revient sur la question du fakirisme.

Il commence par un essai de classification :

« Il me paraît nécessaire, avant d'entreprendre la critique de ces bizarres phénomènes, d'essayer d'abord d'en dresser un petit tableau, — ce qui, d'ailleurs, n'a jamais été fait.

» Phénomènes de « fakirisme » : qu'est-ce que cela? — Autrement, dit quelles sont les expériences dont l'individu qui se dit fakir doit réaliser au moins une, pour avoir le droit de se dire fakir?

» Après études et observations, je proposerai de ramener à dix les phénomènes essentiels du fakirisme.

» Les voici, énumérés d'abord sans aucun commentaire :

- » 1. Catalepsie.
- » 2. Immobilité.
- » 3. Insensibilité.
- » 4. Invulnérabilité.
- » 5. Suspension des mouvements de la vie.
- » 6. Accélération de la croissance de petits animaux.
- » 7. Accélération de la croissance des plantes.
- » 8. Déplacements d'objets sans contacts.
- » 9. Expérience de la corde.
- » 10. Dématérialisation. »

» Pour moi, dans l'ensemble de ces phénomènes, je distingue trois groupes.

» Dans un premier groupe — appelons-le groupe A — je classe les phénomènes qui dénoteraient *une action du fakir sur lui-même*, c'est-à-dire la faculté de se mettre dans un état spécial (supra-normal); et je vois là cinq phénomènes :

» 1^o La « catalepsie » : le corps du fakir devient raide comme une barre de bois; on peut le placer, sans qu'il plie, la nuque sur un tréteau, les pieds sur un autre, monter sur le milieu de son corps ainsi suspendu, ou y briser une grosse pierre; état spécial.

» 2^o L'« immobilité » : un fakir reste sans bouger, dans une position extraordinaire, pendant des jours, des mois, des années; état spécial.

» 3^o L'« insensibilité » : le fakir, après un entraînement formidable, commencé depuis l'enfance, a acquis la faculté de se mettre dans un état spécial, pendant lequel son corps est insensible à la douleur : il s'enfoncé de longues épines dans les joues, dans le cou, dans le bras; il se couche nu sur une planche hérissée de clous, etc., il ne ressent rien.

» 4^o L'« invulnérabilité » : ici, le fakir souffre, mais il peut subir sans dommage des blessures qui, s'il était dans son état normal, seraient pour lui dangereuses et même mortelles : par exemple il se fait traverser de part en part avec une épée, il se promène une torche enflammée sur diverses parties du corps, il lèche un morceau de fer rougi au feu, etc.; état spécial.

» 5^o La « suspension des mouvements de la vie » : c'est la fameuse expérience de l'enterrement : un fakir se fait enfermer dans un cercueil, puis descendre dans un caveau que l'on recouvre de terre; et il reste là des heures, des jours, des mois, des années; état spécial.

» Dans un deuxième groupe — appelons-le groupe B — je classe les phénomènes qui dénoteraient *une action du fakir sur d'autres êtres vivants*. Il y en a deux :

» 6^o L'« accélération de la croissance chez de petits animaux » : le fakir place, par exemple, des œufs de poisson dans un récipient rempli d'eau; il recouvre le récipient d'un foulard; il se livre à des simagrées quelconques; puis, quand il enlève le foulard, il y a, à la place des œufs, de jolis petits poissons frétilants.

» 7^o L'« accélération de la croissance des plantes » : le fakir enfouit quelques graines dans un petit tas de terre; il recouvre le tout d'un foulard; il se livre à ses simagrées : quand il enlève le foulard, une jeune plante offre aux regards des assistants ses petites feuilles d'un vert tendre.

» Enfin, dans un troisième groupe — appelons-le groupe C — je classe les phénomènes qui dénoteraient *une action du fakir, non plus sur lui-même ou sur d'autres êtres vivants, mais sur la matière* (dans le sens vulgaire du mot). Ce sont les trois derniers du tableau :

» 8^o Le « déplacement d'objets sans contact » (ce que les métapsychistes appellent télékinésie) : des feuilles sèches, une coupe, quelques bibelots, se déplacent autour du fakir, sans qu'il semble les toucher; ou bien son propre corps se détache du sol et s'élève doucement jusqu'à une certaine hauteur (lévitation).

» 9^o L'« expérience de la corde » : le fakir lance une corde en l'air et celle-ci reste raide, comme si elle était allée s'attacher à quelque support invisible; le fakir grimpe après la corde.

» 10° La « dématérialisation » : le fakir disparaît, s'évanouit dans l'espace; il fait, de même, disparaître et s'évanouir des objets.

» Voilà donc, n'est-il pas vrai, le terrain qui commence à se trouver débroussaillé devant nous : nous devons avoir maintenant, avec ces trois groupes, de quoi essayer de nous orienter.

» Or, après un nouvel examen, je fais encore cette remarque : c'est que, le groupe B et le groupe C, nous pouvons nous en débarasser rapidement. Voici pourquoi et comment ».

Quant aux groupes B et C, y a-t-il des faits?

« Je répond, hardiment : non. »

» En résumé : il n'y a aucun exemple connu de « suggestion collective », pas plus ici que dans l'Inde et pas plus dans l'Inde qu'ici. Les phénomènes du groupe B et du groupe C sont ou étaient de simples tours d'illusionnisme, auxquels on a donné, en les dénaturant, une envergure qu'ils n'ont jamais eue.

» Et voici donc que nous nous retrouvons en présence des seuls phénomènes du groupe A. »

M. Heuzé examine successivement la catalepsie, l'immobilité, l'insensibilité, l'invulnérabilité, la suspension des fonctions vitales et il conclut :

« La conclusion, il me semble qu'elle se dégage d'elle-même de ces pages : c'est que le « fakirisme » n'existe pas, ou, si l'on veut, qu'il est une simple branche de l'art de l'illusionnisme. Aucun être humain n'a le pouvoir de se mettre en catalepsie, de se rendre insensible ou invulnérable, de suspendre en lui les fonctions de la vie, de créer chez ses semblables des hallucinations collectives.

» On m'a dit parfois :

» — Mais ne croyez-vous pas qu'il faudrait aller voir dans l'Inde ?

» Aller voir quoi ?

» Il y a quelques années, il avait été question, dans un milieu scientifique officiel, du projet, fort intéressant, d'une grande mission aux Indes, destinée à éclaircir ces questions. Je fus chargé d'essayer d'établir, auparavant, une documentation; car il ne s'agissait pas, évidemment, de mobiliser une dizaine de savants et de dépenser quelques millions pour aller voir de simples tours de passe-passe. Il nous fallait quelque chose qui ressemblât au moins à des phénomènes inexplicables, et encore une fois, pas de ces éternels récits de voyageurs qui ont traîné partout et dont il est impossible de découvrir l'origine, mais plutôt un seul bon rapport de source directe. Or, je n'ai trouvé rien, absolument rien. Chaque fois que je suis allé au fond des choses, j'ai vu qu'il s'agissait, ou d'un truquage connu, ou de la mauvaise observation d'un touriste doué de beaucoup d'imagination. Et quant à l'« Anglais qui a photographié », j'ai déjà dit ici que je serais fort reconnaissant à quiconque pourrait, une bonne fois, me l'amener!... Alors, est-ce que cela valait le voyage? Ma foi non. Aussi, le voyage ne se fit pas, et il ne se fera vraisemblablement pas.

» Il en est des fakirs comme des médiums : c'est toujours la veille qu'ils ont accompli leurs convaincantes prouesses. Aujourd'hui, il y a justement un empêchement. Demain... on verra, on vous prévendra!...

» On me reprochera peut-être de n'avoir pas, dans cette modeste étude, évoqué et invoqué beaucoup de textes. Mais c'est qu'en cette affaire il ne s'agit pas de textes, il s'agit de faits : nous demandons des faits. Peut-on, oui ou non, nous en apporter? Tout est là. »

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

BOUCKOMS

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

ED. PAUL, P. REGIBO & C^o

AGENTS DE CHANGE

Maison agréée en Bourse de Bruxelles

1, rue du Gouvernement Provisoire, BRUXELLES

TOUTES OPÉRATIONS AU COMPTANT ET A TERME

Spécialité d'études et de
documentation financière

LA MAISON RÉPOND A TOUTE DEMANDE DE
RENSEIGNEMENTS PAR RETOUR DU COURRIER



COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1889

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Horlogerie française et américaine. Exécution rapide
et soignée des ordonnances de MM. les saullistes.

Même Maison en face no 48

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

La publicité

dans

La Revue Catholique
des Idées et des Faits

est

TOUJOURS EFFICACE

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

ALLOCATION DU SAINT PÈRE

LES FÊTES DE LOUVAIN :

Discours de S. E. le Nonce, de Mgr le Recteur, de M. V. van der Essen, de M. Joseph Bédier, de Mgr Schrynen, de S. E. le Cardinal Légat. — Mgr Schyrgens : A Louvain, les 28 et 29 juin.

Dans le van du Vanneur

Robert-Hugh Benson

Allocution du Saint Père

au Consistoire du 20 juin 1927

Avant de procéder à la nomination de nouveaux cardinaux et de nouveaux évêques — car c'est par un complet le Sacré-Collège et l'Ordre épiscopal que Nous vous avons convoqués — Nous désirons vous faire quelques communications, les unes de joies, les autres de tristesse. Étant Nos collaborateurs dans le ministère apostolique vous ne manquez, en effet, jamais de prendre part à nos peines et à nos consolations.

Ce fut une joie parfaite que nous valut la récente célébration du troisième centenaire du Collège d'Urbain VIII (1). Nous avons voulu être le premier à fêter ce centenaire en célébrant une messe solennelle dans la basilique vaticane, dans ce temple dont l'ampleur et la magnificence convient si merveilleusement à la majesté particulière des cérémonies pontificales. Il fallait qu'eût lieu une de ces grandes cérémonies auprès du tombeau des Princes des Apôtres, sous le patronage desquels Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Urbain VIII, voulut, dès l'origine, placer le Collège qu'il venait de fonder. Il était juste également de rendre grâce à Dieu, par le conseil salutaire de qui il a été permis à l'Eglise durant cet espace de trois cents ans d'envoyer de Rome aux régions païennes un si grand nombre d'apôtres pour le progrès de la foi chrétienne et de la civilisation. Et Nous avons aimé manifester notre gratitude aux élèves, actuels ou anciens, du Collège de la Propagande, qui étaient venus de toutes parts pour la célébration du centenaire, car ils reproduisent si bien les vertus et le zèle apostolique de leurs prédécesseurs, que les fruits sont abondants qu'ont déjà produits leurs travaux et qu'on peut en espérer dans la suite.

Cette ardente volonté de répandre la vérité évangélique, Nous l'avons entendu exprimer et chanter et résonner sous le ciel lorsque des élèves du Collège urbanien — plusieurs d'entre Vous, Vénérables Frères, assistaient à cette commémoration — célébrèrent en Notre présence, chacun dans leur langue, l'événement séculaire et les bienfaits qui en sont résultés. En écoutant ces discours, qui Nous causèrent plus de joies que ne peuvent l'imaginer des étrangers à nos préoccupations, Nous étions rempli de la pensée et plus encore par le sentiment véhément de cette paternité universelle que Dieu Nous a conférée, et Nous voyions en esprit toutes les nations dont sont originaires ces jeunes gens venus à Rome pour recevoir leur formation sacerdotale et apostolique au pied de la chaire de Pierre et qui exaltaient dans la variété de leurs idiomes et de leurs façons de sentir et de s'exprimer la charité et les vues éclairées des Pontifes romains et qui semblaient

pressentir les joies de leur ministère futur parmi leurs concitoyens.

Oui, ces considérations remplissaient Notre cœur d'une joie très vive, mais d'autres objets s'offraient d'ailleurs à notre esprit qui sont bien faits pour obscurcir d'un nuage de tristesse l'âme du Père commun des fidèles.

* * *

Dans des régions immenses de la Chine, bouleversées et déchirées par la guerre civile, règnent l'horreur, la dévastation et le deuil. Nos missionnaires, nos religieuses, leurs maisons, les orphelinats ont été en butte à la barbarie; jusqu'à l'incendie, jusqu'au massacre. Nous sommes persuadé que le peuple chinois, de sa nature généreuse et partisan de l'ordre et de la paix n'admettrait pas et ne tolérerait pas ces violences si des germes de discorde et de bouleversement social ne lui avaient été apportés de l'étranger. Les Chinois n'ignorent pas, en effet, Notre grande affection pour eux. Et s'ils se sont glorifiés et réjouis de ce que Nous leur avons donné et avons voulu sacrer Nous-même près du tombeau des Apôtres six évêques indigènes, qu'ils sachent que Nous désirons leur donner, chaque fois que Nous le pourrions, des preuves plus significatives encore de l'estime et de l'amour que Nous portons à leur antique nation. Ah! plutôt à Dieu que Nous puissions contribuer à l'apaisement des troubles autrement que par les prières que Nous adressons et que Nous ne cessons pas d'adresser à Dieu. Et maintenant, Nous voulons faire publiquement l'éloge des missionnaires et des fidèles qui, parmi ces terribles bouleversements de la Chine sont restés, forts et généreux, à leur devoir.

Notre pensée attristée se tournait également et se tourne à cet instant vers une autre nation qui, en luttant pour la liberté chrétienne, est tout ensanglantée. Le témoignage que rendent au divin Fondateur de l'Eglise l'Episcopat, le clergé et le peuple mexicain, ce n'est pas assez de la qualifier d'illustre, il faut le placer parmi les fastes les plus glorieux et éternellement mémorables de l'histoire de l'Eglise. Aux Evêques exilés ou déportés et qui ne désireraient qu'une chose, être parmi leur peuple, le consoler, mourir pour lui, Nous exprimons à nouveau, devant cette haute assemblée, Nos félicitations et Notre affection. On a pu les arracher de leurs sièges épiscopaux, mais personne ne les arrachera de notre cœur, personne n'empêchera leur peuple de les suivre et de les accompagner de ses regrets et de ses larmes. En outre,

**B

(1) Collège de la Propagande.

tous les peuples chrétiens et tous les peuples civilisés les honorent de leur admiration et de leur compassion. Et Nous voulons signaler ici les Evêques des Etats-Unis qui ne cessent de défendre la cause de l'Eglise mexicaine et de secourir la misère de leur collègues persécutés.

Cette barbarie recrudescente que nous voyons se produire de-ci de-là et cette lutte contre le catholicisme, l'une et l'autre bien opposées à la véritable civilisation, ne faut-il pas les attribuer, comme Nous l'avons enseigné dès le début de Notre Pontificat, à ces doctrines contagieuses qui se répandent secrètement et publiquement, sans que les gouvernements y opposent pour ainsi dire la moindre défense, poison mortel qui s'insinue dans les veines de la Cité et qui en ruine la santé et la prospérité. Il importe donc souverainement, et Nous y exhortons avec insistance, que les Evêques et les prêtres et les fidèles implorant avec Nous la Miséricorde divine pour les peuples si éprouvés afin que la lumière de la paix religieuse et de la liberté luise enfin sur eux.

* *

Venons-en aux affaires religieuses de France, dont vous a déjà entretenus, Vénérables Frères, Notre précédente allocution consistoriale. La pensée nous est venue récemment d'écrire sur cette question avec de plus amples développements aux Evêques, au clergé et aux fidèles de cette nation qui nous est très chère. Et un tel dessein ne pouvait qu'être affermi dans notre volonté par la Déclaration que publia l'Episcopat français et par la lettre qu'il Nous écrivit en même temps. Lettre et déclaration très opportune et qui nous causa une joie très vive comme Nous l'avons immédiatement exprimé à leurs auteurs. Mais la considération attentive et aimante du cours des événements et la lecture de tous les imprimés et de tous les écrits qui Nous parviennent continuellement, Nous ont décidé à retarder l'exécution de Notre projet.

Nous ne voulons cependant pas laisser passer une occasion aussi favorable que votre noble assemblée de vous faire part et de Nos consolations et de Nos peines à ce sujet. Consolations qui nous viennent de ces fils français, surtout parmi la jeunesse, qui, individuellement ou collectivement, par eux-mêmes ou par la voix de leurs Evêques, ne cessent de témoigner et de leur docilité à Notre enseignement et à nos directives et de leur gratitude à Notre égard. Nous aimons à leur dire de nouveau Notre approbation et Notre reconnaissance. Mais nous sommes affligés de ce que, pour Nous servir des paroles de l'Apôtre, il ne manque pas — bien qu'ils ne soient pas tellement nombreux — « d'insoumis, de faux maîtres et de séducteurs... qui enseignent à tort... et qu'il faut, au dire du même Apôtre, réfuter. » Si Nous omettions de Nous prononcer sur leur doctrine et sur leur manière d'agir, Nous favoriserions leurs erreurs pernicieuses — ainsi que l'ont déclaré les Evêques français — leurs faux enseignements, leurs fausses doctrines et leurs séductions, et Nous les confirmerions dans leur rébellion et leur obstination. Car il n'y a pas de paix solide ni de tranquillité en dehors de la vérité et de l'ordre, sous la conduite et sous l'influence de la charité.

Or, tout ce qu'à diverses reprises, Nous avons déjà déclaré. Nous le confirmons aujourd'hui sans y rien changer. Ainsi, quiconque s'amendera vraiment et se proposera sincèrement de réparer le scandale, désormais trop prolongé du détestable exemple donné à l'Eglise entière et à l'Eglise de France, en particulier, qu'il sache que Nous sommes tout prêt à le recevoir et l'embrasser avec bonté et charité paternelle. La miséricorde divine, qu'implore chaque jour Nos supplications, Nous accordera, Nous l'espérons vivement, que tous rentrent bientôt en eux-mêmes et reviendront à leur Père commun. Et, vraiment, on ne peut croire l'affliction intime qui Nous pénètre, lorsque la pensée se présente à Notre esprit que, fût-ce à un seul de ces fils toujours aimés, qui se sont éloignés de leur devoir, Nous pourrions Nous trouver obligé à appliquer ce que, dans les premiers temps de l'Eglise — car il ne manque jamais à cette sainte Mère quelque sujet de douleur de la part de ses fils, — l'apôtre de la charité, saint Jean, dut exprimer en ces termes : *Ils nous ont quittés, mais ils n'étaient pas des nôtres, car, s'ils avaient été des nôtres, ils seraient certainement restés avec nous; mais ils nous ont quittés, afin qu'il soit manifeste que tous ne sont pas des nôtres.*

Mais Nous déplorons surtout le sort de ceux — s'il y en a, comme on Nous l'assure, bien que la chose Nous semble jusqu'ici quasi incroyable — de ceux qui, étant aveugles, se font les guides des autres aveugles. Pour ceux-là, il sera mieux de rappeler à leur souvenir la parole du Seigneur, qu'ils semblent avoir tout à fait oubliée : *Malheur à vous, guides aveugles!... Est-ce que l'aveugle peut conduire un aveugle? Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse?* Dans la fosse, c'est-à-dire dans l'erreur et dans la discorde, parce qu'ils résistent à l'ordre établi par Dieu, qui, dans la chaire de l'unité, a placé la doctrine de la vérité, comme l'enseigne excellemment saint Augustin.

Et la cécité des uns et des autres, de ces guides, disons-Nous, et de ceux qui les suivent, apparaît déjà trop manifeste en ceci : qu'ils se dressent en vérité contre celui-là même qui est le Père et le Maître de tous les fidèles, tout en professant, en paroles, qu'ils reconnaissent et respectent son autorité.

Ils disent, en effet, que dans l'affaire en question Nous ignorons la réalité des faits, que Nous sommes mal informé ou que Nous avons été trompé, moyennant de louches machinations ou de faux documents, par nos ministres — dont Nous ne voulons point omettre de louer très hautement ici la fidélité, — ils disent encore que par esprit de parti Nous travaillons à la restauration d'un Empire, ou bien qu'entraîné par Notre affection pour telle ou telle nation Nous dépassons les limites de Notre autorité, et que Nous commandons des choses contraires au patriotisme.

De pareilles allégations souverainement injurieuses pour Nous ne sont pas seulement contraires à Nos déclarations répétées et formelles et à la plus évidente vérité; elles touchent à la démenace. A ces fils indociles, Nous n'hésitons pas à adresser l'avertissement de l'Apôtre : *Il m'importe très peu d'être jugé par vous ou par n'importe quel jugement humain; je ne me juge même pas moi-même... mon juge, c'est le Seigneur.*

Mais il Nous plaît de clore le pénible sujet par les paroles solennelles et très graves paroles, par lesquelles Notre saint Ambroise et saint Cyprien, évêque et martyr, mettent en relief l'unité de l'Eglise, non seulement celle qui regarde les dogmes de la foi, mais celle aussi qui réside dans l'autorité et l'obéissance. Le mot de saint Ambroise est, en effet, connu de tous : *Où est Pierre, là est l'Eglise; là où est l'Eglise, il n'y a pas la mort, mais la vie éternelle.* Mais pour ce qui concerne justement la vie éternelle, saint Cyprien avait déjà déclaré : *Il n'arrivera pas aux récompenses du Christ, celui qui a abandonné l'Eglise du Christ. Il est étranger, il est profane, il est ennemi. Il ne peut avoir Dieu pour Père, celui qui n'a pas l'Eglise pour mère.* Et encore, un peu auparavant : *« Celui qui ne garde pas cette unité de l'Eglise, comment peut-il croire qu'il garde la foi? Celui qui s'oppose et résiste à l'Eglise, comment peut-il imaginer qu'il reste dans l'Eglise?... Et cette unité, Nous devons la conserver fermement et la revendiquer. Nous surtout, évêques, qui sommes préposés à l'Eglise, afin de démontrer aussi que l'Episcopat est lui-même un et sans division.*

Nous ne pouvions omettre ces derniers mots, parce qu'ils semblent avoir été écrits, en quelque sorte, à la louange de nos vénérables Frères, les évêques de France, des évêques, disons-Nous, qui, pour reproduire ici les expressions du pasteur et de l'évêque de nos âmes, ont persévéré dans Nos tribulations.

A ces enseignements des Pères et à d'autres semblables, s'est conformé d'une façon merveilleuse, durant tout le cours de sa vie pastorale, le vénérable Alain de Solminihac, évêque de Cahors, dont les vertus héroïques ont fait l'objet du décret que Nous avons promulgué hier, et c'est, Nous le croyons, par une spéciale disposition de la Providence, que sa très belle cause, après être restée dans l'ombre durant un si long temps, ait été justement reprise maintenant avec un si heureux succès; ainsi resplendit aujourd'hui, dans la lumière du monde catholique, l'exemple éblouissant de cet évêque de France qui a, sans doute, brillé dans tous les genres de vertu, mais qui s'est signalé d'une façon si éclatante par son obéissance et son filial attachement au Siège apostolique et au Vicaire de Jésus-Christ.